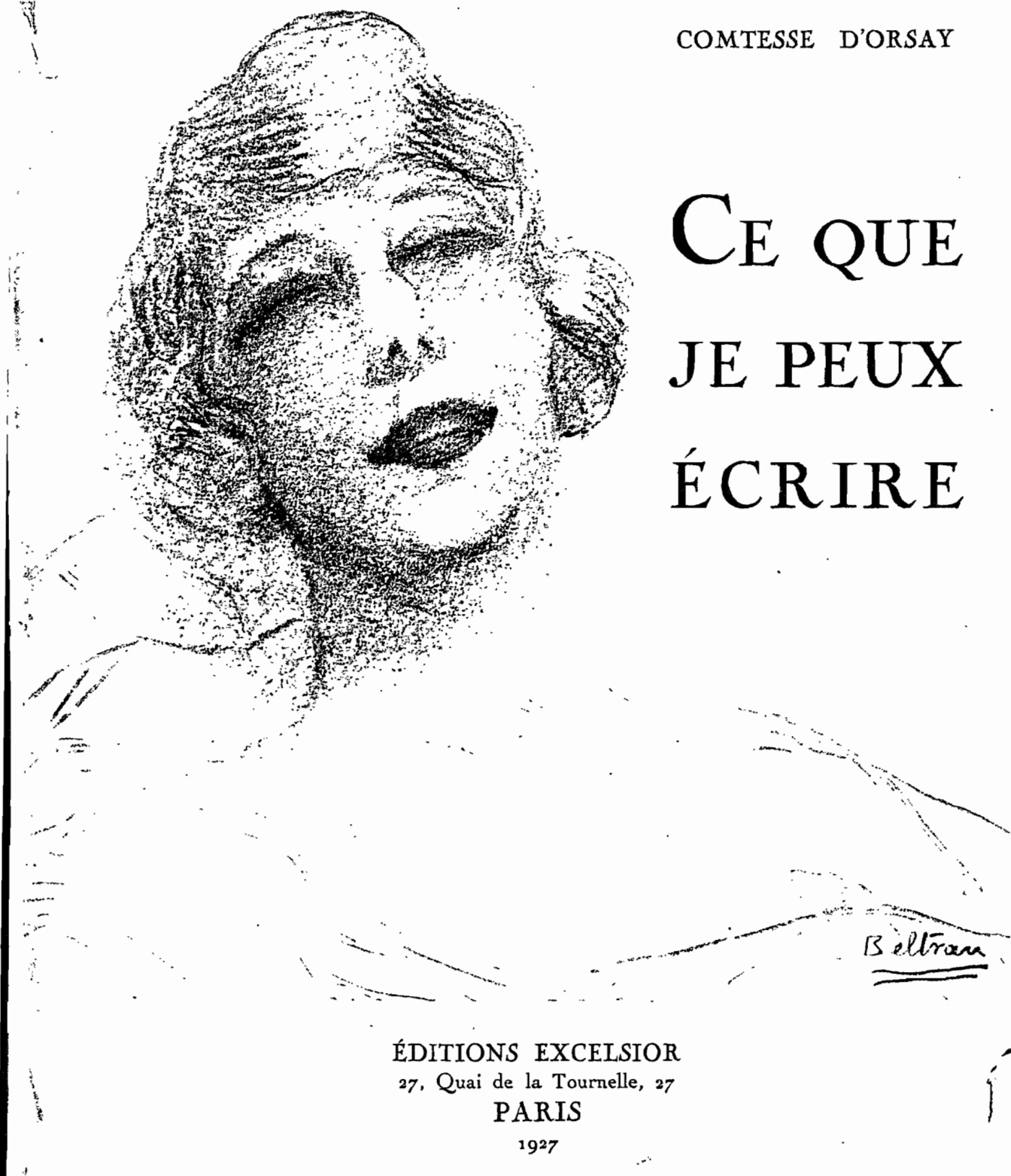


COMTESSE D'ORSAY

CE QUE
JE PEUX
ÉCRIRE



ÉDITIONS EXCELSIOR
27, Quai de la Tournelle, 27
PARIS

1927

DU MÊME AUTEUR

A paraître :

La symphonie en bleu (nouvelles).

En préparation :

Cendre, rien que cendre (roman).

Ce que je peux écrire

(Mémoires)

IL A
ÉTÉ TIRÉ
DE CET OUVRAGE
SOIXANTE-QUINZE EXEMPLAIRES
SUR JAPON IMPÉRIAL, DONT SOIXANTE-
CINQ NUMÉROTÉS DE 1 A 65 ET DIX H.C., ET
ONZE CENTS EXEMPLAIRES SUR VÉLIN
D'ALFA LAFUMA, DONT MILLE
NUMÉROTÉS DE 66 A
1065 ET CENT
H.C.

Exemplaire N° 350



Portrait de la Comtesse d'Orsay, par Rolshoven.

FRANCESCA DE VILLAROSA

COMTESSE D'ORSAY

Ce que je peux écrire

(Mémoires)

Couverture de Federico BELTRAN-MASSÈS



PARIS
ÉDITIONS EXCELSIOR
27, Quai de la Tournelle, 27

—
1927

137 E

137 E

*A ma mère,
A sa sévérité,
A sa bonté.*

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE I

*Ma naissance et mon enfance à Palerme — Ma Famille —
Villarosa — Le Départ pour le Continent.*

Oh ! comme je connais, Palerme, ta splendeur,
Le tropical jardin, les caféiers en fleurs...
Les sonores villas par la chaleur usées,
Et le bruit de satin des pigeons du musée.

Comtesse M. DE NOAILLES.

Il faut allier, par un sage tempérament,
une force qui retienne les enfants sans les
rebute, et une douceur qui les gagne sans
les amollir.

ROLLIN.

Je suis née au pays « où fleurit l'oranger » dans la
plus belle île du monde, là où jadis les dieux et les
déesses de l'antiquité avaient choisi leur demeure, là où
leur culte était si exalté, qu'il put inspirer aux plus
grands artistes de l'époque ce que l'art a jamais produit
de plus parfait, en sculpture, en architecture et en poésie.

Ma première enfance s'est passée simplement, gâtée par la tendresse de mes parents, me dit-on, mais malheureusement je ne m'en souviens pas.

Dès que mon éducation commença, on choisit le système de la sévérité, ce qui pour ma nature excessivement sensible, tendre et affectueuse fut un véritable désastre, car, tout en étant reconnaissante à mes parents de tout le bien-être matériel qu'ils m'ont donné (je ne me rappelle pas avoir désiré quelque chose que je ne l'aie eu tout de suite), j'ai énormément souffert, toute ma vie, de cette sévérité et de cette aridité morale, et j'ai toujours envié les enfants que je voyais dans les bras de leur mère et les caresses qu'ils en recevaient.

Nous, dans notre famille, nous n'avons jamais connu les caresses. Nos parents voulaient faire de nous des perfections, et n'ont jamais compris que la perfection ne s'atteint jamais et que le meilleur système d'éducation est celui qui consiste à faire « des enfants heureux ». Ce sera toujours cela de gagné dans l'avenir que d'avoir eu une enfance heureuse à la maison ; pour le reste, la vie s'en chargera, elle nous procurera assez de difficultés, de déboires et de désillusions, et je crois que le moyen le plus efficace de nous y préparer est d'avoir une provision de forces acquises dans les premières années de notre existence. Si nous l'usons tout de suite dans les premières luttes, on fait du « gâchis » par trop inutile.

« Faites des enfants heureux », maxime pour les parents.

J'aimais beaucoup mon grand-père paternel, le Duc de Villarosa. Il était spirituel, beau, élégant, très grand seigneur. Grand-papa demeurait en ville, dans le Palais Villarosa, tandis que nous, nous habitions la maison de « l'Olivuzza » qui, à ce moment, était presque à la

campagne. Le grand-père Villarosa avait une préférence pour moi et pour mon frère aîné qui, selon l'habitude chez nous, portait son prénom Francesco (Ciccio). Mais, dans l'amour qu'il témoignait à mon frère, il y avait aussi la raison du principe féodal, de l'héritier ; tandis que pour moi c'était simplement à cause de ma petite personne ; je le comprenais déjà alors, et j'en étais très flattée.

Mon grand-père disait qu'il avait constaté que, depuis je ne sais plus combien de générations, le chef de notre famille n'arrivait jamais à l'âge de 63 ans, et que, si ce bonheur lui arrivait, il donnerait un grand dîner auquel prendraient part toute la famille et même les plus petits bébés.

Ce jour arriva, et nous allâmes avec nos parents dîner chez grand-papa. Je me rappelle que ce fut la première fois que j'eus un couteau à ma place et que je pus m'en servir moi-même. J'étais très fière de me trouver à table avec toutes ces grandes personnes et de ne pas avoir à côté de moi ma gouvernante allemande que je détestais. Je bus du champagne, ce fut une joie complète.

Cette même année grand-papa mourut (1).

Mon grand-père Francesco Notarbartolo, Duc de Villarosa, était le fils de Pietro Notarbartolo, Duc de Villarosa, et de sa femme Costanza Moncada, des Princes de Paternò. Il épousa Francesca Lucchesi-Palli, fille d'Emmanuele Lucchesi-Palli, Prince de Campofranco, et de sa femme, Emmanuela Marziani, Princesse de Furnari.

Il eut trois enfants :

(1) Mon père mourut à 62 ans, mon frère aîné à 40 ans, à la guerre.

Costanza, mariée à Pietro Jacona, Baron de San Giuliano.

Emma, mariée à Giovanni Moncada, Prince de Monforte,

Pietro, mon père, marié à Irène Palizzolo.

Ma grand'mère mourut à la naissance de mon père.

La famille Notarbartolo descend des Wangenii, des Comtes d'Alsace qui eurent la seigneurie d'Andermach. Ils vinrent en Italie avec l'Empereur Othon dans l'année 979 et Lucherio Notarbartolo fut nommé Gouverneur de Pise cette même année.

Les Notarbartolo s'établirent ensuite en Sicile et Pietro Notarbartolo fut secrétaire de Frédéric II en l'année 1296. (Registre de Maître Notaire du Sénat de Syracuse, 1339).

Dans nos familles siciliennes l'instinct féodal est tellement développé qu'il perce à travers et malgré tout ; c'est ainsi, par exemple, que j'ai entendu mon père dire un jour à mon frère aîné : « Toi, tu n'as pas besoin d'étudier, tu seras le Duc, tu seras le Roi », ce qui manquait tout à fait de logique, étant donné l'exagération qu'il y avait dans la sévérité pour nos études dès l'âge de cinq ans.

On nous faisait étudier toute la sainte journée. Je me rappelle qu'à dix ans, lors de mes premières vacances, en sortant du couvent du Sacré-Cœur, on me régala de dix professeurs, Piano, Mandoline, Français, Allemand, Anglais, Catéchisme, Dessin et que sais-je encore... aux mois de Juillet et d'Août, à Palerme!...

Moi, au contraire, dès mon enfance, j'ai toujours été très logique, analytique, et silencieuse (je me suis ratrapée depuis), et réfléchissais sur tout, et notamment sur ce qui déjà me semblait contradictoire. J'avais,

très fortement développés en moi, deux goûts fort prononcés : j'étais très aristocratique et j'avais beaucoup de foi dans la religion. J'étais exaltée dans ces deux penchants qui m'ont accompagnée à travers toute ma vie. J'étais très fière de la noblesse de notre Maison, très fière aussi d'être catholique. On ne nous parlait jamais de religion, notre gouvernante en ayant eu la défense, parce que protestante, et jamais non plus on ne nous disait directement que nous appartenions à une famille illustre. Mais l'air que je respirais était empreint de féodalité et, dans les conversations que j'entendais, je n'écoutais que ce qui se rapportait à mes goûts, aux droits de l'aîné, au majorat qu'on avait aboli, etc. Et lorsque je traversais la place « Castelnovo » je faisais une grimace à la statue de Castelnovo, parce que j'avais entendu dire que c'était ce Monsieur-là qui avait aboli le majorat en Sicile. Je trouvais cela très injuste, je voulais que tout appartint à mon frère aîné.

Mon frère aîné Ciccio naquit à Villarosa et, le jour de son baptême, mon père se mit au balcon du palais, montra l'enfant et jeta des sous à tout le peuple qui se trouvait là acclamant son futur Duc.

Villarosa est une petite ville d'environ 15.000 habitants, dans le centre de la Sicile, à une demi-heure de Caltanissetta. C'est un endroit pittoresque, situé sur une hauteur. A cette époque, on y accédait en voiture.

Chaque année, nous passions l'été à Villarosa. Mon frère Ciccio, ma sœur et moi, avec notre Allemande, nous allions généralement nous promener du côté des mines, et les mineurs étaient heureux de nous voir. Ils s'occupaient de nous et faisaient de leur mieux pour nous amuser. Ce qui nous intéressait le plus, c'était de tenir des verres, des bouteilles et des sous, sous les robinets

d'où coulait le soufre liquide d'une belle couleur dorée. Ces objets s'en recouvraient entièrement et, à la maison, nous voulions toujours boire dans nos verres jaunes de soufre.

Les enfants qui travaillent dans les mines, on les appelle « Carusi ».

Une fois, à Villarosa, j'entendis raconter à mon père qu'un certain Monsieur D..., un des hommes les plus en vue de l'endroit, lui avait fait je ne sais plus quoi de peu correct dans une question d'affaires et qu'un de nos mineurs lui avait offert de le débarrasser de cet individu. Mon père lui répondit que, pour rien au monde, il n'aurait permis une telle vengeance. Pour mon père, ces gens se seraient fait tuer. Il était aimé de tous et respecté comme un roi.

Une autre fois, on voulait prendre mon frère aîné en otage. Parmi ces hommes, il y en avait un qui avait travaillé dans les mines de mon père, celui-ci fit dire au maire de Villarosa de mander tout de suite mon frère à Palerme. Ayant été au service de mon père, il ne permettait pas qu'on touchât à son fils. Il y a un certain sentiment chevaleresque dans toute cette « Mafia » sicilienne. Le secret y est tenu d'une façon sacrée, aussi appelle-t-on une catégorie de ces hommes « Uomini di Panza », cela signifie qu'ils se font plutôt marcher sur le ventre (se feraient tuer) mais ils ne parleront jamais.

Ciccio était déjà un enfant plein de courage, un cœur d'or, mais un caractère très violent, très emporté. J'avais peur de lui, tout en l'aimant profondément.

À l'âge de sept ans, je pensai qu'un jour je devrais me marier. Mais je ne voulais pas changer de nom, m'imaginant surtout que le nôtre était le plus ancien de

tous ?! et alors je passais en revue tous mes petits camarades qui s'appelaient « Notarbartolo ». Je savais que mon père était le chef de notre branche, et alors en épousant un garçon de mon nom j'aurais épousé un cadet, et dans ce cas, je croyais me diminuer... Conclusion, je décidai d'épouser mon frère aîné dont le caractère m'épouvantait ; mais plutôt que de déchoir, j'aurais tout supporté, et, très franchement, je le lui avouai un jour et lui dis : « Je veux garder le nom « Notarbartolo », alors il faut qu'un jour nous nous mariions ensemble. Je vois que je suis destinée au malheur, car jamais je ne pourrai m'entendre avec toi, mais la question famille est pour moi au-dessus de tout et je me sacrifierai pour ce principe. » Je me rappellerai toujours le regard étonné de ses beaux grands yeux verts bleus, à l'expression un peu folle et en même temps fort douce. Il ne dit rien et me regarda, comme pour me dire que j'étais jolie, et puis, nous recommençâmes tout de suite à nous disputer, et j'y étais résignée pour toute ma vie.

Nous n'avions pas beaucoup d'amis de notre âge, on nous tenait un peu à l'écart. Le dimanche, nous allions parfois jouer à Malaspina chez tante Bianca, Princesse Alliata de Pietratagliata avec nos cousins Fabrizio, Annina, Bianchina, et leurs parents. Le jeudi, nous allions nous promener au « jardin anglais ». Notre Allemande était l'amie de la gouvernante des enfants du Comte et de la Comtesse Ciccio Monroy, et à cette époque, ces cousins-là, nous les voyions assez souvent.

Moi, j'aimais beaucoup mes cousines, filles des deux sœurs de mon père, toutes les deux s'appelaient Francesca, comme moi pour notre grand'mère Villarosa-Campofranco, mère de mon père. L'une était Francesca, plutôt Checchina Moncada et l'autre Checchina San

Giuliano. On nous appelait « les trois Checchine » et nous étions très unies (1).

Dans la famille de ma mère, nous n'avions pas de petits camarades de notre âge. Le frère aîné de ma mère, le baron Ramione avait quatre fils au collège et une fille qui voulait devenir religieuse dans l'ordre très humble du « Boccone Del Povero » (sorte de petite-sœur des pauvres), c'était une vraie sainte. Plus tard, je lui demandai pourquoi elle n'entrerait pas plutôt au Sacré-Cœur. Impossible de la convaincre. Elle voulait l'Ordre le plus pauvre. Elle y entra à 25 ans, son père ne voulant pas donner son consentement, et mourut très jeune.

J'aimais beaucoup cet oncle Vincenzino, parce qu'il s'occupait d'études héraldiques ; il était Chevalier de Malte et avait écrit un livre très intéressant sur la noblesse sicilienne.

Giovannino, le second frère de ma mère m'était très sympathique ; c'était un homme plein de courage, qui, presque enfant, se sauvait de la maison pour suivre Garibaldi (2), eut une quantité de duels, était toujours gai,

(1) Checchina San Giuliano s'est mariée avec Ignazio Florio et est devenue la célèbre Franca Florio, connue et admirée dans le monde entier pour sa grande beauté.

(2) A propos de Garibaldi, il faut que je raconte une anecdote d'enfance : « J'étais encore un bébé lorsque Giuseppe Garibaldi, l'année même de sa mort, vint visiter Palerme. A ce moment-là, je ne connaissais certes pas l'histoire de mon pays. Mais Garibaldi me représentait la Révolution et je n'aimais pas la Révolution. Toute la ville était pavoisée et, aux fenêtres, on avait mis des tapisseries et des brocards ; moi, j'attachai à la mienne une poupée chinoise. Et lorsque le héros de Caprera passa, je tirai la ficelle de la poupée pour lui faire tirer la langue. Je vis Garibaldi et ne compris pas pourquoi on s'émouvait à ce point pour un homme qui n'avait même pas un bel habit, mais une chemise rouge.

Lorsque plus tard j'appris l'histoire, alors j'éprouvai beaucoup d'enthousiasme pour ce grand patriote qui avait été un des prin-

avec des yeux de fou, riait toujours et me gâtait autant qu'il le pouvait. Il s'était battu à la bataille de Custoza dans le fameux carré de Villafranca qui, avec le bouclier de sa baïonnette, sauva le prince Humbert dans un moment critique. Il se fit beaucoup d'honneur, eut la médaille décernée à la Valeur. Officier très brillant dans les chevaux légers d'Alexandrie, très élégant cavalier, très hardi, il avait donné des preuves du plus grand courage à cheval. Il fit pour cent mille francs de dettes, ce qui à ce moment représentait une très forte somme.

Mon père l'avait installé dans notre maison de Villarosa où mon frère aîné allait souvent. L'oncle voulait faire de cet enfant un homme très courageux. Mon frère était encore tout petit, lorsqu'une nuit on entendit du bruit dans la maison. L'oncle réveilla son neveu, en lui disant qu'il devait certainement y avoir des voleurs. Il le fit habiller, lui donna un revolver et une bougie et l'envoya faire le tour de la maison. Pauvre Ciccio, il voulut montrer qu'il était courageux, chercha partout, rentra chez l'oncle et dit qu'il n'avait trouvé personne. Alors, l'oncle se mit à rire et lui avoua qu'il avait seulement voulu constater s'il était courageux.

Cet oncle était un véritable numéro ; il tirait au pistolet à la perfection et tirait à tort et à travers pour s'amuser, effrayant tout le monde et toujours sûr de son coup.

A Villarosa, comme dans toutes les petites villes de

cipaux facteurs de l'unité italienne. Et chaque fois que je rencontre un de ces vénérables vieillards à la chemise rouge, c'est avec le plus grand respect que je leur envoie un signe d'admiration.

Ma maîtresse de piano à Palerme, Madame Mercantini était la fille de celui qui composa cet hymne garibaldien si plein de fougue, aux paroles vibrantes de liberté reconquise.

la Sicile (et même dans les grandes) la vie entière se déroule sur le balcon. Les enfants de Villarosa avaient l'habitude de s'y asseoir sur leurs petits pots. L'oncle, à qui cette habitude ne plaisait pas se mettait à la fenêtre et tirait sur la faïence, les pots se cassaient mais les enfants n'étaient jamais atteints.

(Mon frère Ciccio ressemblait beaucoup à cet oncle.)

Le troisième, Raphaël, était député, d'une culture très profonde ; il était philosophe et poète. Je ne l'aimais pas parce qu'il était solennel et pédant et portait un pince-nez. Sa passion et ses grands succès dans la politique lui attirèrent beaucoup d'ennemis et de jalousies. Les socialistes plus tard lui intentèrent un procès qui fit beaucoup de bruit et dont il sortit victorieux. Son retour à Palerme fut un véritable triomphe.

Le quatrième, Antonio (Toto) était le plus grand spadassin de la Sicile et le plus élégant « in guardia ».

Le cinquième, Gandolfo, (Fofò) officier d'artillerie, on l'appelait le beau Capitaine. Il s'illustra à la guerre.

Deux autres encore étaient dans l'armée, Alfred et Eugène, tous les deux beaux et courageux.

Il y avait, en outre, deux sœurs non mariées. L'une, Checchina, avait été très jolie, mais, étant un peu délicate de santé, son père ne permit pas qu'elle se mariât, bien que plusieurs grands partis eussent demandé sa main.

L'autre, très sympathique, brune, très vive, confite dans la dévotion tout en restant très gaie et aimable. Je l'adore, c'est ma tante préférée, ma chère tante Concettina, et lorsque je dis ma tante Concettina, c'est pour moi tout un poème.

Elle n'a aimé que deux personnes, sa mère (elle n'a pas voulu se marier pour ne pas la quitter) et moi.

Si, dans mon enfance, j'ai eu un peu de joie, s'il m'a été permis de rire quelquefois, c'est à elle que je le dois. A elle seule j'osais parler, et lorsqu'elle savait par moi que ma gouvernante me rendait malheureuse, alors elle disait à ma mère qu'elle allait me prendre chez elle pour quelques jours, et je partais pour le Palais de « Via Porticello » où ma chère grand'mère Palizzolo (1) me recevait avec joie, le bonheur lui débordant par tous les pores de son beau et sympathique visage. Alors j'étais heureuse, toute la maison s'occupait de moi, on me gâtait à qui mieux mieux, on m'endormait en me chantant des « ninna nanna », on me donnait des gâteaux toute la journée, de beaux Napoléons d'or... c'était le paradis ; je ne pouvais pas m'en imaginer de plus beau.

Mais, après quelques jours, ma mère me réclamait et je retournais vivre sous le régime de « la terreur. »

Chaque fois qu'un enfant était malade à la maison, on envoyait les autres chez grand'maman. J'aimais beaucoup mes petits frères, et Dieu sait si je leur souhaitais une bonne santé, mais d'aller chez grand'maman, certes cela me consolait beaucoup de ce chagrin.

Pendant que nous étions chez elle, une fois à Malaspina, leur villa à la campagne, un de nos petits frères mourut, Giovannino ; je me rappelle combien je pleurai. Un autre petit frère mourut à Villarosa, et après sa mort, ma mère ne voulut plus y retourner.

A propos de cette mort, il faut que je raconte une anecdote bien caractéristique. Dans le Palais de Villarosa, la cuisine était au deuxième étage et, pour y entrer, on montait une marche. Ma mère un jour fit déplacer une

(1) Mon grand-père Giuseppe Palizzolo était mort avant le mariage de mes parents. Il avait été commandeur dans l'ordre de Malte et l'un des amis les plus dévoués du roi François II.

énorme jarre d'huile, la jarre se brisa sur cette marche et l'huile se répandit sur tout l'escalier, (j'avais six ans et je m'en souviens comme si c'était hier). Ma mère eut une violente attaque de nerfs et dit que certainement un malheur allait arriver aux enfants. Deux jours après, le petit frère Peppinello mourait étouffé dans une attaque de croup et jamais plus je ne revis Villarosa.

En Sicile, la « Jettatura » (mauvais œil) joue un rôle très important. Il vaut mieux dire d'un individu qu'il a assassiné que de dire qu'il est « jettatore » (qu'il porte malheur), car de ne pas avoir assassiné il peut le prouver, tandis que de ne pas être « jettatore » il ne le pourra jamais, puisqu'on ne lui en donnera pas l'occasion. On le fuira toujours.

Les superstitions les plus répandues sont : le sel qui tombe, l'huile qui se répand, le miroir brisé, trois bougies allumées dans une chambre, le 13 et le 17 du mois, le Mardi et le Vendredi. On ne doit pas se marier au mois de Mai.

Une grande dévotion est celle que l'on appelle : des âmes décapitées (anime decollate). Ma tante Concettina en a la spécialité et je lui en ai souvent demandé l'explication, car, selon mon jugement, ceux qui ont été décapités sont généralement des assassins, et je ne pense pas que c'est vers eux que montent toutes les prières dans l'église vouée spécialement à ce culte. Alors, la tante scandalisée me répond que Saint Jean-Baptiste est un grand saint et qu'il a été décapité. Sur ce point nous sommes d'accord et aussi pour tous les autres martyrs de la religion chrétienne, mais, pour les autres, je n'y ai encore rien compris.

Pour Saint Jean-Baptiste, il y a une très grande dévotion dans le pays et notre célèbre acteur Musco joue

une pièce très caractéristique et très intéressante intitulée « San Giovanni decollato » (Saint Jean décapité).

A neuf ans, on décida de me mettre au couvent. Ce n'était pas encore la mode chez nous d'envoyer les enfants aux écoles, mais ma mère tenait à ce que nous eussions une éducation toute spéciale, que nous apprenions à bien parler l'italien, et, dans ce but, on choisit Florence, la ville où l'on parle le plus beau langage.

Ma joie d'aller voir le « Continent » fut immense, je ne rêvais que d'un pays où l'on pouvait aller partout sans attendre que la mer fût bonne ou mauvaise.

Florence, le Continent, la liberté, les voyages, un petit brin de nature aventureuse qui se développait déjà en moi, voilà tous mes rêves réalisés ! On ne parlait que du voyage. Je n'avais plus peur de mon horrible gouvernante allemande qui me battait, et je lui disais : C'est bientôt fini de tes brutalités ». Et je me réveillais le matin toute heureuse, courais à ma fenêtre, pour regarder la mer et voir si elle était calme, et j'étais terrorisée par la crainte d'un changement de projet, par la crainte d'un retard possible.

C'étaient les premiers jours de Décembre ; on ne voulait pas risquer le voyage par mer avec les enfants, et on partit par la voie de terre. A Reggio, on dut s'arrêter parce qu'il avait suffi de passer le détroit pour que nous fussions tous malades et l'on descendit dans le meilleur hôtel de cette ville.

Mon frère et moi avec notre Allemande, nous sortîmes faire une promenade. Mon père resta pour tenir compagnie à ma mère. Nous étions gais comme des petits pinsons, heureux de marcher sur la terre ferme du continent, nous donnant des airs de supériorité sur nos petits amis qui n'étaient jamais sortis de l'île, et recueillant déjà des

impressions pour les raconter à notre retour. Et nous pensions aux grands yeux noirs et bleus (en Sicile, surtout dans la classe élevée, il y a autant d'yeux bleus que de noirs) qu'ouvriraient nos petits camarades en nous écoutant. Tout à coup, nous nous arrêtons en voyant une procession qui s'avance, c'était le jour de l'Immaculée-Conception, et, tout émerveillés de la belle statue de la Vierge habillée en beau brocart et couverte de bijoux, sans même nous en apercevoir, nous nous mettons à suivre le cortège. Pour une fois, notre cerbère d'Allemande ne nous contraria pas. Mais, voilà la nuit qui tombe, et nous sommes encore dans les rues. Vers huit heures du soir, nous rentrons à l'hôtel, heureux de notre première journée sur le Continent. Nous courons en montant l'escalier, pour arriver plus vite, et transmettre un peu de cette joie exubérante à nos parents. Mais, à notre grand étonnement, nous trouvons ma mère en larmes et mon père qui avait toutes sortes de difficultés à la tenir couchée (elle attendait un petit frère).

Mon père faisait semblant d'être calme, mais il avait déjà mis sens dessus dessous toute la police de Reggio pour nous faire chercher.

Leur joie de nous retrouver fut si grande que nous ne fîmes pas grondés, mais l'Allemande, pour une fois qu'elle nous avait procuré un plaisir, fut menacée d'être renvoyée et je ne sais plus quelles foudres du ciel on invoqua sur elle ! Nous deux, les enfants, nous nous regardâmes en nous disant : Aïe, aïe, aïe, elle va désormais être plus sévère que jamais !

On arriva à Florence et on descendit dans un hôtel tout noir aux pierres grises, très massives ! De grandes chambres, des plafonds très sombres en bois sculpté (1),

(1) L'Hôtel du Nord, Place Santa Trinità.

et très sévère, un ciel nuageux ; au salon, une fenêtre tellement haut placée qu'il fallait gravir plusieurs marches pour voir la rue. J'y grimpai un peu effrayée de tomber et je vis une grande colonne surmontée d'une statue ayant une petite balance dans les mains. Je me demandai : « Que peut bien peser cette femme à cette hauteur-là ? (1). De l'autre côté, une église grisâtre, un pont sur une eau couleur café au lait et des statues solennelles. J'entendis des cloches tristes qui commençaient à sonner. Alors, je fus prise d'un véritable étouffement et je crus que jamais je ne pourrais respirer librement dans toutes ces rues si étroites, dans toutes ces chambres aux plafonds sculptés !

Nos plafonds à Palerme étaient peints de toutes les couleurs les plus vives, sur celui de la chambre à coucher de nos parents, il y avait nos portraits à nous et ceux de toute la famille. Nos fenêtres avaient des terrasses, de tous les côtés on voyait la lumière, le soleil, des jardins, et, tout au fond, la mer bleue. Et les petits oiseaux qui venaient se poser sur la balustrade de nos balcons ! Oh ! comme c'est triste, le Continent ! Ce n'est pas possible, jamais je ne pourrai m'y habituer !

A la maison, les fenêtres s'ouvraient toutes grandes jusqu'à terre ; ici, c'est presque dans le plafond. Mon cœur se serre, je pleure, mais surtout que personne ne s'en aperçoive.

Dès mon enfance j'ai eu la pudeur du chagrin, et depuis, toute ma vie, je n'ai jamais voulu que les autres comprennent ma tristesse. Jamais je n'aurais voulu me montrer à qui que ce soit dans un négligé de toilette et, de même, toujours dans le monde, j'ai voulu me montrer parée de gaieté et d'entrain.

(1) La Justice.

Le lendemain mes parents m'accompagnèrent au Sacré-Cœur. Mon frère voulut venir aussi, il était habillé comme moi, on le prit pour une petite fille et il en fut profondément blessé. La Mère supérieure, appartenant à la grande et illustre famille Piémontaise des Gazzelli se mit en quatre pour nous faire toutes sortes de frais. Je fus ravie d'avoir désormais comme éducatrice des dames du grand monde et non ma brute Allemande, fille du peuple. Ce jour-là, mes parents n'eurent pas le courage de me quitter et me ramenèrent à l'hôtel.

Le second jour, nous retournâmes toute la famille au couvent et ma mère voulut que les élèves et les religieuses m'entendissent jouer de la mandoline (à neuf ans j'étais un enfant prodige pour la musique). Ma mère se met au piano et moi, ma mandoline sur mon genou, nous commençons à jouer la Sérénade de Braga. Tout le monde fut ému, moi-même j'avais les larmes aux yeux ! Je gagnai tous les cœurs, et ce jour-là je dis à mes parents que je voulais rester, et je restai.

Le lendemain, mon père vint me voir seul, ma mère avait pleuré toute la nuit, et papa lui avait promis de me ramener à l'hôtel. Alors, tout en étant très émue, je lui dis que je voulais rester.

Avant mon entrée définitive, ma mère m'avait fait photographier dans l'uniforme du Sacré-Cœur et je sus après que, pendant les repas, elle tenait cette photographie appuyée à l'un de ses verres, et, en la regardant, elle disait : « Moi je mange toutes ces bonnes choses et peut-être ma fille a une mauvaise cuisine, et alors, elle ne voulait plus manger. (Notre maison était réputée pour son chef de premier ordre et en effet j'ai beaucoup souffert des mauvais repas du couvent).

Quand on me raconta cela, je fus tout étonnée et je

me dis toute heureuse : « Mais alors cela prouve que ma mère m'aime ? Avec ce système d'éducation si sévère, je m'étais convaincue qu'elle ne m'aimait pas. Ce que moi j'ai eu toute ma vie, ce que j'appelle la pudeur de la souffrance, ma mère l'a pour la tendresse, elle ne veut pas nous la montrer. Je n'ai jamais pu m'y résigner et je l'ai toujours cherchée où j'ai pu.

CHAPITRE II

*Mon éducation au couvent du Sacré-Cœur —
Les vacances — La Tenuta Reale — Le Pianore.*

Apprenez à l'enfant à prier les flots bleus,
Car c'est le ciel d'en bas dont la nue est l'écume.
Le reflet du soleil qui sur la mer s'allume
Est plus doux à fixer pour nos yeux nébuleux.

Les Hortensias bleus, Fables vives.

Comte Robert de MONTESQUIOU.

Voilà mon éducation au couvent qui commence.

Dès les premiers jours, la Mère supérieure et la maîtresse générale (deux sœurs, Christine et Virginie Gazzelli) m'avaient prise en grande affection. Cette petite Sicilienne venant d'une île lointaine leur paraissait presque un petit oiseau exotique. Elles me souriaient, elles me promettaient des récompenses si j'étais sage. Oh ! comme tout cela me changeait du système de l'Allemande qui ne parlait que de punition !

J'ai commencé à aimer pour la première fois sans avoir peur et j'étais si sage que j'obtenais tous les prix.

J'avais été une enfant très sérieuse, je commençais à être une petite fille gaie. Mais la surveillante ne voulait pas qu'on parle et surtout il ne fallait pas rire parce que cela causait du désordre... et alors, moi qui n'aurais fait que parler et rire puisque j'étais heureuse, j'ai dû commencer à faire des efforts pour enterrer ma joie.

Les deux sœurs, Mères Gazzelli, étaient intelligentes, bonnes, très logiques ; mais malheureusement toutes les religieuses n'étaient pas comme elles. Quelques-unes, moins intelligentes et plus bornées, étaient d'une sévérité stupide.

A neuf ans, on n'avait pas encore pu me décider à faire ma première confession. Tout en étant très pieuse et croyante même d'une façon un peu exaltée, il me répugnait beaucoup de m'agenouiller dans le confessionnal et d'y débiter tous mes petits péchés. Je trouvais cet exercice humiliant et cela m'a beaucoup coûté de m'y résigner ; enfin le jour de ma première confession arriva, et j'en fus malade d'émotion. La bonne et chère Mère supérieure à laquelle j'avais confié ce grand secret me choisit elle-même le confesseur, et toute tremblante je lui fis l'aveu de mes peccadilles.

Mais, à chaque confession, le « trac » me reprenait et toujours en tremblant et de mauvaise grâce je m'approchais du sacrement de la pénitence. Je priais à l'église avec une ferveur exaltée. J'avais entendu raconter que certains saints, pendant la messe, au moment de l'élévation, avaient eu le bonheur de voir le divin enfant dans la sainte hostie, et, pendant ce solennel instant, je me suggestionnais à un tel point, que je pourrais jurer avoir moi aussi vu l'enfant Jésus. J'espérais et je croyais devenir une sainte. Ma religion m'exaltait de plus en plus. Quand nous avions l'honneur d'une visite de quelques pères missionnaires à longue barbe, je voulais partir avec eux pour le Malabar ou d'autres pays infidèles.

Ainsi se passa ma première année au couvent. Elle aurait pu être complètement heureuse, mais j'ai souffert du froid, du manque d'hygiène et de la mauvaise nourriture.

Le moment des vacances arriva et je fus contente de revoir la maison, les parents et de pouvoir épater les petits camarades en leur racontant les impressions du Continent, de la vie au couvent. Je leur montrai les prix que j'avais obtenus (des livres aux belles reliures rouges à tranches dorées), en me donnant des petits airs de supériorité.

A la maison, selon l'usage en Sicile à ce moment-là, on ne nourrissait pas les domestiques, on leur payait leur nourriture en argent. J'ai déjà dit que nous avions un chef de tout premier ordre. J'en jouissais énormément, d'autant plus qu'au couvent j'en avais été privée, mais cette joie m'était empoisonnée par la douleur que j'éprouvais à la pensée que les domestiques ne goûtaient pas de ces mêmes plats.

Ma mère m'avait apporté de Paris un très joli costume en lainage nuance bordeaux (nous avons toujours été des enfants très élégants). Ce costume avait une ceinture en cuir très basse, des petits boutons en os et deux grandes poches.

Quand, à table, je ne voyais pas les yeux de l'Allemande braqués sur moi, je fourrais dans ces poches des morceaux de viande, des fruits, des gâteaux, et, en tremblant de peur, je m'esquivais, après le déjeuner surtout, et j'allais dans la cour où, à travers une fenêtre grillée, je voyais la femme de ménage Donna Ignazia (1) qui s'occupait du linge de la maison, et je lui passais la petite provision de victuailles que j'avais gardée pour elle.

En me couchant le soir, je regardais bien les poches

(1) Les personnes du peuple, en Sicile, on les appelle *Don* et *Donna*.

de ma robe et les approchais de mon nez pour sentir s'il n'y restait pas l'odeur de tout ce ragoût et s'il n'y avait pas de taches ; mais, oh ! prodige ! les poches n'étaient jamais tachées et elles sentaient bon !!! alors, j'imaginai des miracles que la Sainte Vierge faisait pour moi, pour me récompenser de ma bonne œuvre et, plus que jamais, je persistais dans mon exaltation religieuse.

A la fin de Septembre, toute la famille repartit pour Florence. Un petit frère était né entre temps et on venait de le sevrer. Il ne faisait que hurler, voulait sa nounou, était tout à fait insupportable. Une seule personne réussissait à le calmer : c'était notre garçon d'office qui s'appelait « Coco » ; alors, ma mère voulut qu'on l'emmenât aussi et il partit avec nous sur le bateau, ayant dans ses bras le petit frère cadet Billo qui déjà alors était beau comme le jour.

Ma mère se sentant très malheureuse sans trois de ses enfants à la maison (on allait mettre au couvent ma sœur Emma et Ciccio était déjà au collège) (1) avait prié un des amis de la famille, Don Ernesto Lanza de Trabia, que nous aimions beaucoup aussi (nous l'appelions oncle Ernestino, bien qu'il n'eût aucune parenté avec nous) de nous trouver un appartement meublé dans cette ville. Le pauvre oncle fit certainement de son mieux pour s'acquitter de cette tâche, mais il n'eut pas la main heureuse car la maison était froide, laide, mal meublée. Tant bien que mal, mes parents s'y installèrent et ma sœur et moi allâmes au couvent pour le jour de la rentrée générale.

Les jeunes filles qui n'étaient pas exactes pour le jour des Anges, le 2 Octobre, n'avaient pas les 200 points de

(1) Nous étions cinq enfants : Ciccio, moi, Emma, Loulou et Billo. Mon frère Ciccio était au collège de la Badia à St-Domenico de Fiesole.

récompense et moi je voulais toutes les récompenses et tous les prix.

S. A. R. la Duchesse de Madrid, Marguerite de Bourbon de Parme, femme de Don Carlos, avait au Sacré-Cœur ses quatre filles. Elle se prit d'une grande tendresse pour ces petites Siciliennes qui venaient de si loin et elle voulut que nous jouissions de tous les privilèges de ses propres enfants. Nous prenions tous nos repas avec les princesses lorsque son Altesse Royale honorait le couvent d'une de ses visites.

Le Sacré-Cœur est un ordre très aristocratique, légitimiste français et la Duchesse de Madrid était traitée comme les Reines. Elle avait sa place à l'église, à gauche de l'autel, et Don Carlos, considéré comme les Rois, se mettait du côté droit, place réservée aux seuls souverains (les Messieurs ne pouvaient pas entrer dans notre chapelle).

D'être ainsi des petites filles privilégiées et de recevoir tous ces honneurs, cela nous donnait un petit air de suffisance assez comique. Souvent, nous allions au parloir avec les princesses, surtout lorsque les Massimo ou les Zileri venaient nous voir, car ils étaient nos parents communs et je me rappelle l'impression que me fit Cichetta Zileri (depuis Comtesse Emo Capodilista). Elle était splendide avec de très grands yeux noirs magnifiques.

Mes parents, tout en gardant leur appartement à Florence, étaient souvent obligés de faire de longs séjours à Palerme. Cette année-là mourut notre arrière grand-mère, la Princesse de Furnari, et mon père resta à Palerme pour recueillir cet héritage qui lui donnait les titres de la défunte à ajouter aux siens. De la sorte, nous aurions dû rester seules au couvent les jours de congé, ce qui

aurait été un peu triste et alors la Mère Gazzelli nous trouvait des dames de haute situation qui nous faisaient sortir, et nous sortions avec la princesse Strozzi-Centurioni, avec la Comtesse Anna Boutourline, etc...

Notre bonheur était d'aller chez la Comtesse Boutourline parce qu'il y avait là des jeunes filles à peu près de notre âge et nous jouions la comédie, nous nous déguisions d'une façon grotesque, ce qui a toujours été le bonheur des enfants et aussi des grandes personnes (1).

La Princesse Antoinette Strozzi faisait de son mieux, mais avec elle nous ne nous amusions pas beaucoup. Il n'y avait pas d'enfants. Elle nous emmenait promener au Boschetto (2) et ces promenades n'avaient rien de bien palpitant pour les enfants que nous étions.

Pendant ce premier séjour à Florence, le grand peintre en renom, Sylvestre Lega, fit de ma mère un très beau portrait.

Déjà, comme enfant, j'avais un goût exagéré pour la beauté, l'élégance, le luxe et tout ce qui était raffiné. Ce goût-là s'est développé de plus en plus dans ma nature, et j'ai fait de la beauté un véritable culte.

Presque bébé, et toujours depuis, je choisisais les plus belles choses, les plus jolies personnes, je ne voulais être entourée que de ce qu'il y avait de mieux, en tout. Je n'aimais que les dames élégantes, à grande allure, aux belles manières. Je m'apercevais tout de suite si elles

(1) Dans cette maison, je vis pour la première fois M. Carlo Piaci, si connu depuis, qui, pour nous amuser, s'assit sur le piano ouvert, en nous jouant dans cette position une espèce de charivari.

(2) Le Boschetto est une villa historique où a vécu Louise Strozzi au temps d'Alexandre de Médicis, qui, amoureux d'elle, voulait l'épouser, mais Clarisse Strozzi sa mère, qui était née Médicis et la dernière de la branche régnante, ne voulait pas d'un « bâtard » pour sa fille.

étaient vulgaires et alors je ne voulais plus les voir. Toute petite, je ne voulais pas jouer avec les enfants mal habillés, et je me rappelle un petit garçon de mon âge (on avait alors cinq ans) que j'aimais beaucoup parce qu'il avait une petite robe (encore en jupe!) de soie verte avec un jabot de dentelle. Il jouait du violon et moi, à cinq ans, je jouais du piano.

Au fond de moi il y a toujours eu quelque chose de très païen ; ce sentiment a été combattu par la religion, mais je suis née « païenne ».

Je comprenais fort bien que l'on adorât Vénus parce qu'elle était la déesse de la beauté, et Apollon surtout m'exaltait parce qu'il était le dieu de la musique, mais, tout en me laissant aller à cet amour pour lui, je me faisais des scrupules parce que j'avais peur de l'aimer plus que Dieu ! et je courais me confesser de mes goûts idolâtres.

Si j'avais vécu au temps du paganisme, j'aurais été une païenne parfaite ; étant née dans le christianisme, je suis une chrétienne très médiocre, malheureusement. Ces deux grandes passions se sont toujours livré un violent combat dans mon âme. Par la religion, je m'efforçais de détruire mon paganisme, je n'y ai jamais réussi et j'ai passé ma vie comme une balle lancée d'un côté à l'autre ! Je suis instinctivement tout aussi païenne que chrétienne.

Ma mère, en partant pour la Sicile, nous avait recommandé à des amies qui venaient nous voir le dimanche. Il y en avait une qui était la femme d'un ancien camarade de collège de mon père ; cela la flattait de s'occuper de nous. Mais elle ne me plaisait pas du tout, je la trouvais mal habillée, vulgaire et on n'a jamais pu, après une première visite, me décider à retourner au parloir lorsqu'elle y arrivait. La Mère surveillante a dû lui faire

comprendre avec de bonnes manières (elles étaient du reste parfaites au Sacré-Cœur) qu'elle n'ait plus à se déranger.

Une autre dame que je n'aimais pas était la femme du patron de l'hôtel où avaient habité mes parents ; pour celle-là, même pendant la visite, il me fut impossible d'être aimable. C'était une grosse dondon parée comme une châsse avec des robes voyantes de mauvais goût. Ce jour-là, ce fut un véritable désastre. Je me mis à pleurer ; les religieuses ne me grondèrent pas. Je crois qu'au fond elles préféreraient elles-mêmes voir au parloir des personnes distinguées, car à ce moment surtout le Sacré-Cœur était un couvent d'élite.

Mais deux personnes, parmi les amies de ma mère, étaient mes préférées ; la Marquise de Serramezzana Flori, femme d'une beauté et d'une élégance remarquables. Ayant été elle aussi élevée au Sacré-Cœur, elle en connaissait tous les usages et était d'une correction parfaite dans tous ses gestes et ses mouvements. Elle venait en hiver dans de très beaux manteaux de fourrure, faisait de belles génuflexions devant l'autel, cherchait sa chaise en faisant avec sa robe des froufrous de soie et savait s'asseoir et s'agenouiller lorsqu'il le fallait (ces détails me frappaient toujours). Cette femme a été mon idéal pendant les années de ma première jeunesse. Elle s'appelait Francesca comme moi, et j'aimais mon nom, parce que c'était aussi le sien. Depuis, j'ai toujours tenu à ce nom et je deviens furieuse lorsqu'on m'appelle par mon petit nom d'enfant « Checchina », ce qui, en sicilien, est le diminutif de Francesca. J'aurais voulu un jour devenir comme elle, et n'ayant pu la copier, car de son physique elle était juste l'opposé de moi, je me contentais d'imiter son écriture ; et si tous mes amis se sont tou-

jours plaints de l'impossibilité de me déchiffrer, c'est à la Marquise Flori qu'ils le doivent.

L'autre était une cousine germaine de mon père, ma tante à la mode de Bretagne, Manina, Marquise d'Ajala Valva. Très grande et solennelle, excessivement racée, ayant un genre tout à elle, portant des pendentifs en perles lorsque tout le monde portait des boutons à l'oreille ; des chapeaux petits (des capotes) posés en arrière et découvrant une touffe de cheveux ; beaucoup de noblesse dans le port, un peu raide, ne riant jamais, ne disant jamais de choses aimables, toujours mécontente de tout.

Elle ne m'était d'aucune ressource, mais elle marquait bien, était décorative, et grâce à son physique, je supportais son moral.

Elle avait eu une sœur très belle, Rosalie (Lilly), mariée à un français le Comte de Serionne, et je viens seulement maintenant de faire la connaissance de son unique fils, Charles. C'est un type de très grand seigneur, beau, chic, élégant, ayant une très grande situation au Caire, où il est agent supérieur de la Compagnie de Suez en Égypte. Il est marié à Mademoiselle Yvonne de la Bégassière.

Au couvent, il y avait une petite Américaine qui ne m'aimait pas. Un jour, elle me fit gronder pour une histoire qui ne tenait pas debout : J'avais un très joli chapelet, en œil de chat, monté sur or. La Mère supérieure m'appela dans son cabinet, (c'était toujours en tremblant que j'y entrais, car la troisième année il n'y avait plus la chère mère Gazzelli, mais une Allemande que je n'aimais pas, qui s'appelait la Mère Bildstein), elle me regarda à travers ses lunettes d'un air bien sévère et me dit que j'avais péché par orgueil. Vite, je fais un examen de

conscience, je me reconnais orgueilleuse, mais je ne puis me rappeler l'avoir montré. Elle continue à me scruter ; moi je garde le silence, et alors elle m'explique l'énigme : « Vous avez dit, mon enfant, que votre couronne était la plus belle. » Je ne comprenais toujours pas, timidement je regardais mon mouchoir, il n'y avait aucune couronne brodée, mais seulement l'F de mon prénom. Sincèrement, je ne pouvais pas concevoir ce dont on m'accusait et je répondis : « Je ne sais pas de quoi il s'agit. » La Mère supérieure ajouta : « Vous n'allez pas mentir, n'est-ce pas ? ». Et alors je pense et réfléchis. Enfin la lumière se fait dans mon cerveau et je me souviens de mon chapelet ; je le sors, ce corps de délit, je le montre à la Mère supérieure qui le regarde et le trouve joli, et je dis : « C'est peut-être mon chapelet que j'ai montré, mais je l'ai seulement montré, je n'ai pas dit qu'il était le plus beau. »

En italien, chapelet se dit « Corona », le même mot que pour couronne, et l'élève a profité de cet homonyme pour me faire gronder.

La Mère supérieure avait certainement envie de rire, et la Mère Gazzelli aurait ri, mais une Mère supérieure allemande ne rit jamais. Elle me congédia. Je la quittai le cœur tout de même un peu gros et avec de la rancune pour la méchante petite fille qui m'avait injustement fait gronder.

J'ai su après qu'elle avait été punie pour avoir menti. Moi, on me croyait toujours, j'ai toujours eu horreur du mensonge, des cachotteries, et de tout ce qui n'était pas sincère et loyal.

Les années de couvent s'écoulaient sans grandes émotions, mais douces et tranquilles. J'adorais le Sacré-Cœur et la vie qu'on y menait. J'ai toujours eu besoin de ten-

dresse, et instinctivement j'avais des préférences pour les religieuses au caractère affectueux.

J'ai beaucoup aimé une Mère anglaise, la Mère Marguerite Mc Lean, et j'aimais énormément ma maîtresse d'italien qui était la Mère Madeleine Boncompagni. A ce moment-là, toutes mes poupées s'appelaient Madeleine ; j'écrivais ce nom sur tous les objets qui leur appartenaient et leur trousseau était marqué à ce chiffre.

La première année des vacances, nous l'avions passée à Palerme, mais depuis, nous allions toujours à Viareggio où mes parents avaient un « Villino » au bord de la mer. Tous les jours nous nous rendions à la « Tenuta Reale » chez la Duchesse de Madrid, que nous avons toujours appelée « Madame » tout court. On jouait avec les princesses qui étaient de notre âge. Ma préférée était Elvira, elle avait de grands yeux noirs et une très belle taille. « Madame » nous envoyait le break avec son vieux cocher à la livrée rouge et bleue, et nous tous, les enfants et les gouvernantes, nous allions passer l'après-midi dans les bois, ou bien nous allions tous ensemble au « Pianore », la villa de Leurs Altesses Royales le Duc et la Duchesse de Parme, où il y avait une douzaine d'enfants.

Bien qu'elle fût de beaucoup mon aînée, j'avais une grande tendresse pour la princesse Marie qu'on appelait « Bébé ». Je l'aimais et je l'admirais. La princesse Bébé n'était pas belle, mais elle avait une figure très sympathique, des yeux intelligents et vifs, un charme réel et beaucoup de race. Je me rappelle que j'avais d'elle une photographie avec un collier de plusieurs rangs de perles et ces perles faisaient des bosses sur son décolleté trop maigre. Je comprenais que cela n'était pas beau, mais je trouvais que cela aussi était sympathique en elle. C'était une femme exquise. Elle me traitait en petite fille et cela

me faisait du chagrin ; j'aurais voulu avoir son âge pour qu'elle me prît plus au sérieux. Depuis, elle s'est mariée avec celui qui est maintenant le roi de Bulgarie. Cela me faisait beaucoup de peine de la savoir mariée si loin, et j'avais peur qu'on la tuât dans ce pays qui, me semblait-il, était un pays de sauvages. Je me suis émue à la naissance de son fils Boris et me suis toujours intéressée à cet enfant que je n'ai jamais vu : je lui souhaite tout le bonheur du monde parce que j'aimais sa mère. Mais pour son père j'ai toujours eu de l'antipathie, je ne sais pas pourquoi, peut-être parce qu'il a le nez crochu. J'espère un jour rencontrer Boris et je lui parlerai de sa mère.

J'allais toujours avec plaisir au Pianore. S. A. R. La Duchesse de Parme était une femme magnifique, alors dans tout l'éclat de sa beauté. Elle était aussi bonne que belle, une sainte dans le vrai sens du mot ; sévère pour elle-même, indulgente pour les autres. Elle m'en imposait énormément, et, tout en l'admirant beaucoup, je n'osais presque pas lui répondre lorsqu'elle me parlait.

Parmi ces princesses, il y en avait une qui était blonde, jolie et taciturne : Louise. Je me sentais très attirée vers elle, mais elle n'ouvrait jamais la bouche, j'ai su qu'elle était très délicate et la bonne Duchesse avait pour elle des soins tout à fait spéciaux. La Duchesse n'était pas sa mère, ni la mère de ma chère Princesse Bébé. Ces deux enfants, et plusieurs autres, étaient les fils de la première femme du Duc de Parme, Maria Pia, Princesse de Bourbon de Sicile. L'avant-dernière fille de ce premier mariage, Béatrix, est mariée avec mon cousin le Comte Pietro Lucchesi-Palli.

S. A. R. la Duchesse de Parme actuelle est une Princesse de Bragance, une famille de beautés. Toutes ces princesses sont splendides et leur frère Don Miguel était

lui-même très beau. Je ne l'ai jamais rencontré, mais je m'étais fait donner une photographie de lui par mon amie Doña Elvira et je l'ai gardée parmi mes objets précieux. Il est là, je le vois debout à côté de sa sœur l'Infante Marianne qui est assise, habillée en amazone.

S. A. R. la Duchesse de Parme est la sœur de la belle Archiduchesse Marie-Thérèse d'Autriche et de la ravissante Comtesse de Bardi dont le mari était le frère cadet du Duc de Parme, de la Duchesse de Madrid et de la Grande-Duchesse de Toscane. Adelgonde, Comtesse de Bardi, je l'ai beaucoup vue à la Tenuta Reale ; elle était toujours souriante et mélancolique, mais triste de n'avoir pas d'enfants. C'est assez curieux ; les deux frères, le Duc de Parme et le Comte de Bardi, avaient tous les deux épousé en premières noces deux sœurs Princesses de Bourbon de Sicile ; le Duc de Parme avait déjà eu plusieurs enfants de sa première femme Maria Pia, le Comte de Bardi, aucun de sa première femme Louisa. Veufs tous les deux, ils se sont remariés de nouveau avec deux sœurs, Princesses de Bragance ; le Duc de Parme a continué à avoir beaucoup d'enfants, et les Bardi, aucun.

Pendant les vacances de cette année-là, j'atteignis ma douzième année, et la chère Duchesse de Madrid donna un dîner en mon honneur. Il n'y avait que sa nombreuse famille, mes parents et un jeune homme étranger. Je me rappelle la chère « Madame » lui faisant remarquer cette exception et lui disant en souriant de boire le champagne à ma santé. Alors, je ne fis aucun cas de lui, mais ce jeune homme se rappela toujours de m'avoir rencontrée la première fois à ce dîner, c'était le Marquis Amerigo Gondi.

Et les vacances se passaient toutes plus ou moins

pareilles dans la douce intimité de la « Tenuta Reale ».

A cette époque, je n'avais pas d'autres amies « dans le monde ». Je ne m'attachais qu'à celles du couvent et de préférence aux plus jolies.

Pendant les vacances, ma mère voulait nous avoir à table avec elle. Ma sœur Emma était un démon tout à fait insupportable et faisant des remarques mal à propos sur tout et sur tout le monde. Aux repas, il y avait toujours des invités à Viareggio. Tous les amis de la famille qui n'étaient pas mariés venaient déjeuner ou dîner chez nous, papa ne pouvant supporter qu'ils restassent seuls à l'hôtel, et ainsi, le Duc Odo Lanza de Camastra, le Prince Belmonte, le cher oncle Ernestino étaient toujours des nôtres.

Avant de se mettre à table, mon père n'oubliait jamais de recommander à ma sœur de se taire, de n'ouvrir la bouche pour quoi que ce soit, excepté pour boire et pour manger. Ma sœur, ce jour-là, se le tint pour dit et ne dit pas un mot. Mais elle voulut se verser elle-même du vin, prit la bouteille à l'envers, et voilà tout le vin sur la belle nappe blanche ! mon père furieux se leva, la prit par le bras et la fit monter avec lui, puis il l'enferma dans sa chambre à coucher.

Tout à coup, nous entendîmes des hurlements terribles, mon père et le Duc de Camastra montèrent voir ce qui se passait ; ma sœur avait mis le feu avec une allumette au moustiquaire du lit et un incendie aurait pu se produire, mais on réussit à l'éteindre. Emma fut tellement effrayée elle-même que mon père n'osa plus la gronder et la fit redescendre à table. Alors, elle reprit son aplomb et fut toute fière de se retrouver parmi nous.

Cette année-là, je fus confirmée et je me préparai à ce sacrement avec une ferveur exaltée.

L'Archevêque de Florence, Monseigneur Cecconi, arriva au couvent pour cette grande solennité et je fus profondément émue de la grâce que je recevais avec les dons de l'Esprit-Saint. Je crois que personne ne s'est joint avec plus de ferveur que moi à l'hymne du *Veni Creator Spiritus*, que Monseigneur entonna, suivi par les voix frêles des saintes novices et religieuses qui étaient en haut dans la Tribune, près de l'orgue. Le chœur reprenait, et avec ma pauvre petite voix bien fausse mais très ardente, j'invoquais sur moi toutes les lumières de la foi. Ma marraine fut Doña Blanca de Bourbon, la fille aînée de Don Carlos et de la Duchesse de Madrid.

La même année, au mois de Mai, le 25, jour patronymique de Saint-Zanobi, saint florentin, protecteur de la Ville, je fis ma première communion et les résolutions sérieuses que je pris ce jour-là furent si profondes, que même en ayant eu l'air de les oublier maintes fois pendant le courant de ma vie, elles me reviennent souvent à la mémoire, et que de fois elles m'ont aidée dans les difficultés de cette existence excessivement agitée que j'ai eue !

Une religieuse espagnole, la Mère Echeveria, d'une famille de Carlistes qu'on avait fait venir d'Espagne pour élever les Princesses de Bourbon, me voyant un jour très gaie, insouciant et rieuse, me regarda fixement dans les yeux et me dit : « Ne croyez pas, mon enfant, que la vie ressemble à votre nom, ce n'est pas une Villa-rose, la vie est noire et triste et pleine de chagrins. » M'a-t-elle porté malheur par cette phrase ? Certes, je l'ai toujours eue présente à la mémoire et jamais elle n'aurait cru deviner si juste...

Ce mot me bouleversa et je devins soucieuse. Tout de même je continuai à rire et, un jour, un véritable fou

rire me prit tout d'un coup dans ce solennel moment de rangement, qu'on appelle : « les cinq minutes. » Ce fut un véritable scandale ! La Mère supérieure Bildstein m'appela dans son fameux cabinet, et me dit d'un air grave que je devais aller me confesser d'avoir ri pendant les « cinq minutes » et que je devais dire au confesseur que j'avais ri au moment du silence, puisque le confesseur ne connaissait pas cette expression.

Nous avions un confesseur que je détestais, le « Signor Castagnoli » et il me faisait peur parce qu'il était très gros, avait une voix très profonde et basse et une expression dure. Je n'ai jamais aimé la sévérité, c'était le moyen infaillible de me faire faire le contraire de ce qu'on voulait. Ce jour-là, le Signor Castagnoli n'était pas au confessionnal, il était remplacé par le bon, le saint père Rosa, Jésuite, très intelligent, indulgent et doux de caractère. Dès que je me confessai de mon gros péché de rire, il se mit à rire lui-même de tout son cœur et me dit : « Ma chère enfant, riez autant que vous voulez et surtout ne vous retenez pas lorsque vous en avez envie, car j'ai connu une novice qui est morte d'avoir étouffé un fou rire. » Je ne fis même pas ma pénitence à l'église. D'un bond je courus tout droit chez la Mère supérieure et lui soumis le conseil du Père Rosa. La Mère Bildstein ne dit rien, et me congédia en silence. Ce qu'elle m'était antipathique, cette Mère supérieure !

Il y avait encore une autre religieuse qui était mon cauchemar, c'était la Mère Caroline Grabinska, sœur du Prince Potenziani. Celle-là était grincheuse, sévère, bornée, exagérée, et me menaçait des flammes de l'enfer à chaque mot que je disais. Elle était alors ma maîtresse d'italien et je tâchais de sauter ma classe qui était le matin, me disant malade, puisque j'étais très délicate

de santé au couvent, et ainsi je restais avec l'infirmière qui était la chère Mère Marguerite Mc Lean (1).

La mère Caroline, je l'avais tout simplement en horreur : on ne me croira pas, mais encore maintenant j'en rêve quelquefois la nuit.

Cette antipathique Mère Grabinska avait au couvent une nièce, dans ma classe, qui m'était très sympathique, et je la plaignais beaucoup d'avoir une tante aussi acariâtre. La nièce aimait bien sa tante et n'a pas encore compris pourquoi je la détestais à ce point. Elle est l'actuelle Duchesse Ravaschieri de Rocca Piemonte, née Potenziani, Dame de Palais de la Reine, femme exquise, bonne et douce, tout le contraire de sa tante.

Pour le Français, j'avais une maîtresse idéale que j'aimais de tout mon cœur ; elle s'appelait la Mère Du Mesnildot. Cette religieuse était royaliste dans l'âme et ne pouvait se résigner à envisager la France comme République. Une seule fois elle m'a grondée, et je raconterai dans quelles circonstances, puisque c'est toute une mentalité qui se manifeste. Je récitais ma leçon de géographie et je dis, comme je l'avais appris dans mon manuel : « République française, capitale Paris. » La Mère Du Mesnildot, qui avait ses beaux yeux noirs baissés sur son atlas, les ouvrit tout grands de rage et me dit : « Mon enfant, ce n'est pas ainsi qu'il faut dire mais : Royaume de France, capitale Paris. » Je ne répondis pas ; pourtant, dans mon livre, c'était bien clairement imprimé « République ! » que croire ?? Je compris qu'il ne fallait pas insister, et, comme j'avais pour la Mère Du Mesnildot la plus grande admiration et la plus grande estime, je ne pouvais pas admettre qu'elle eût tort, et pendant tout le

(1) Son neveu est maintenant Consul d'Angleterre à Florence.

temps que je suis restée au couvent, je n'ai jamais voulu constater qu'il n'y a plus de rois en France, je les croyais en vacances, comme nous en étés.

Les études au Sacré-Cœur, excepté la religion qu'on nous enseignait avec des bases très solides, étaient à l'avenant. Napoléon était un intrus, seuls les Bourbons avaient le droit de régner en France. Le Pape Alexandre VI (Borgia) était décrit dans notre histoire par ces quelques mots : « Il n'était pas aussi mauvais que les historiens ont voulu nous le montrer ». Voilà tout ce que nous avons appris sur lui. L'histoire d'Italie portait comme titre : « Storia Patria » (histoire de la Patrie), car on glissait sur l'unité italienne. Cette année-là, je ne voulais pas étudier l'italien pour faire enrager la Mère Caroline. Mais voilà que le moment des examens arrive et je ne sais pas un traître mot du programme. Pour rien au monde je n'aurais voulu redoubler la classe, j'étais trop fière. J'étais habituée à partager tous mes prix avec Mlle Pierina Castelbarco mon émule pour les études, et je ne voulais pas avoir moins de prix qu'elle.

Je n'ai jamais pu apprendre ni la géographie ni les mathématiques que je détestais, mais j'adorais l'histoire et surtout l'histoire de la Grèce et la mythologie.

Je me présentai aux examens avec un « trac » épouvantable. Je vis les yeux blancs de la Mère Caroline braqués sur moi d'un air sévère et on me demanda de faire un grand voyage en bateau, m'arrêtant dans tous les ports de mer d'Europe, en décrivant les villes où l'on s'arrêtait, etc... etc. Après une ou deux villes, je ne savais plus absolument rien, je ne voulais plus faire arrêter ce bateau de malheur, et, à la troisième ville, je dis avec un grand aplomb : « Arrivé là, le bateau sombra et tout le monde fut noyé. » Ce mot lancé, une panique me prend

tout de suite : « Comment va-t-on accepter cette blague ? » Je regarde en dessous la mère Caroline, je crois qu'elle avait envie de rire, mais elle ne rit pas. Elle aurait pu être Allemande comme la mère Bildstein, car je ne l'ai jamais vue rire. On me dit de m'asseoir, et une autre élève fut interrogée.

Je passai mes examens.

Pendant les vacances de l'année 1889, mes parents m'emmenèrent à Paris ; c'était l'année de l'Exposition et de la Tour Eiffel. Je n'oublierai jamais l'impression que me fit le caractère grandiose et l'élégance de cette merveilleuse ville, jamais je n'avais vu autant de lumière le soir ! et toutes ces grandes affiches lumineuses ! J'en fus éblouie. En Italie, on voit la lumière le jour, à Paris, c'est la nuit.

Nous descendîmes à l'hôtel Continental ; notre appartement donnait sur la rue Rouget de Lisle ; cette rue est étroite et sombre, ce qui rendait nos grandes pièces bien tristes. Je n'aimais pas Rouget de Lisle, et je n'aimais pas être dans la rue qui portait son nom, parce que Rouget de Lisle a écrit un hymne qui exalte la République. J'adore la Marseillaise et je suis émue chaque fois que j'en entends la belle musique, mais, dès mon enfance et maintenant encore, je voudrais que ces paroles fussent écrites pour célébrer un roi, un grand roi de France, comme Louis XIV.

Je les ai trop aimés tous ces grands rois de France, leur histoire était si intéressante et glorieuse dans les manuels du couvent à l'usage des élèves du Sacré-Cœur (1). Et puis l'histoire de France était celle d'un

(1) Tous nos livres portaient sur le frontispice les deux cœurs de Jésus et Marie réunis et, en dessous était imprimé, « à l'usage des

grand pays uni, et pour cette raison l'étude en était plus facile, tandis que pour notre histoire d'Italie, nous devions étudier chaque duché, ou chaque principauté, ou chaque petite république à part, et c'était trop compliqué, je n'y comprenais rien et j'embrouillais tout. Oh ! comme j'aurais voulu être le grand Cavour, réunir toute l'Italie et en faire cadeau à un Prince de Savoie.

J'aimais la Maison de Savoie, le Comte Verde qui avait fondé le grand ordre de la très sainte Annonciade par laquelle on devient les cousins du Roi. Oh ! que j'aurais été heureuse d'être la cousine du roi ! Et j'aimais le Comte Rosso, et Sainte Christine de Savoie que l'église vénère et qui portait le nom de ma chère Mère Christine Gazzelli ! Je voulais la Maison de Savoie en Italie et la Maison de Bourbon en France. Et puis la chère Mère Du Mesnildot, elle aussi, voulait les rois en France et m'avait appris que la France était encore un royaume. Mais alors pourquoi vivre dans cette rue où chaque matin en me réveillant j'étais obligée de lire Rouget de Lisle ? quel malheureux hasard !

Je n'aimais pas l'hôtel Continental et dis à ma mère de m'emmener au couvent du Sacré-Cœur. Il était bien beau celui de Paris, beaucoup plus beau que le nôtre de Florence !

« La rue de Varenne », ainsi appelait-on la maison du coin de cette rue ; quelle richesse, quelle somptuosité dans la pureté de son style si élégant que je ne connaissais pas ! et puis le Palais avait appartenu à la famille de Biron, à une grande famille historique française ! c'est là que j'aurais voulu rester. Et ma mère me promit

« élèves du Sacré-Cœur », ainsi l'histoire et toutes les diverses matières étaient arrangées pour nous. Tout était spécial pour le couvent du Sacré-Cœur.

que la dernière année de mon éducation je la passerais à « la rue de Varenne. »

J'y retrouvai des religieuses que j'avais déjà vues à Florence, mon ancienne maîtresse de dessin la Mère Micheli, la Mère de Chôblet et d'autres encore.

Vers cinq heures, nous allions prendre des glaces chez le fameux glacier napolitain « Tortoni » et on nous les servait comme à Palerme sur des assiettes avec de petits morceaux de papier pour qu'elles ne glissent pas.

On nous apportait aussi des corbeilles avec des « Cialdoni. »

Mes parents pensaient que les musées n'étaient pas un endroit où conduire les jeunes filles et, en conséquence, du Louvre je ne vis que la façade. Ma mère me fit visiter le Musée Grévin, Notre-Dame, la Conciergerie, et dans la cellule de Marie-Antoinette mes yeux se remplirent de larmes. J'avais tant aimé cette reine malheureuse !! De nouveau toutes les horreurs de la Révolution française me vinrent à la mémoire, et en rentrant à l'hôtel je fis une grimace à l'écriteau de Rouget de Lisle !

Chaque fois que je passais devant la place de la Concorde je me sentais le cœur serré en pensant que c'était là qu'on avait guillotiné Louis XVI, et, lorsqu'on s'y arrêta pour en admirer la grandeur, ce spectacle grandiose et unique au monde, instinctivement, je me retournais pour regarder l'endroit où l'on avait commis le grand crime.

Les statues de l'Alsace et de la Lorraine, couvertes de voiles noirs m'attristaient, j'aurais voulu courir vers elles pour les leur enlever (1).

(1) Quand je revins à Paris après la guerre, ma première pensée fut d'aller regarder ces deux statues et ma joie et mon émotion furent immenses en les voyant découvertes.

La chère Mère Du Mesnildot m'avait inspiré un profond amour pour la France et son illustre histoire, et tout ce qui touchait ce pays m'intéressait profondément.

Au Sacré-Cœur, pendant la rougeole, j'avais eu une sœur de Bon-Secours alsacienne et elle me chantait des mélodies pleines d'amour et de tristesse pour la France. Quelquefois je m'endormais bercée par cette douce voix et je lui disais : « Vous verrez, chère sœur, l'Alsace redeviendra française. » Elle pleurait. J'espère qu'elle était encore vivante au moment de la Victoire, oh ! comme elle a dû être heureuse, la sœur Giulia !

Pendant ce séjour à Paris, j'allai à l'hippodrome ; on y donnait une pantomime russe avec des traîneaux sur la Néva, je n'avais jamais vu ni traîneau ni neige et je trouvai ce spectacle magnifique. J'allai voir aussi une corrida de « Toros » où l'on blessait les taureaux sans les tuer : je trouvai le coup d'œil fantastiquement beau, mais le spectacle cruel et féroce.

Jamais on ne me laissait seule à l'hôtel et mes parents n'allaient que là où ils pouvaient m'emmener.

Ma mère me conduisit chez la première couturière pour jeunes filles d'alors : c'était la Maison Beer, rue Boissy-d'Anglas, et je me rappelle les jolies robes, marron, gris argent, un manteau noir avec un capuchon, puis quelques costumes de chez Redfern et des chapeaux de chez Virot qu'elle me fit faire.

Un jour nous montâmes sur la Tour Eiffel, je fus très effrayée dans cet ascenseur qui s'élevait en plein air ; mon père et ma mère me tenaient bien serrée dans leurs mains. Je n'y suis jamais retournée depuis. Quelqu'un me dit là-haut de ne pas parler l'italien, parce qu'à ce moment-là les Français n'aimaient pas beaucoup les Italiens. Cela me fit beaucoup de peine parce que moi j'ai-

mais tant la France. Quant aux Français, je ne connaissais que la Mère Du Mesnildot et je l'adorais. Je fis des prières pour que les rapports entre Français et Italiens puissent vite s'améliorer.

Un jour mes parents m'emmenèrent aussi à St-Denis. Tout le long de la route je me tins dans un grand recueillement en pensant à tous les rois de France dont j'allais visiter les tombeaux. Une fois dans l'église, je voulais tout voir et je courais d'un tombeau à l'autre pour m'arrêter plus longtemps à ceux des rois que j'avais le plus aimés. Je voulais que tous ces rois fussent au ciel et j'invoquais la paix du Seigneur sur tous ces grands hommes qui avaient régné sur la belle terre de France.

Après une vingtaine de jours on rentra à Florence et je réintérai le couvent.

A quatorze ans, pendant le mois de Juin, je fus prise d'une violente fièvre. Mais je ne souffrais pas, et j'étais heureuse de passer toutes mes journées à l'infirmerie avec ma chère Mère Marguerite Mc Lean. J'aurais voulu ne jamais guérir.

Le matin même où je tombai malade, j'avais communiqué et je me disais que la mort me serait très douce dans cet état de grâce, et près de la Mère Marguerite.

La fièvre continuait sans interruption. Le médecin ne comprenait pas ce que c'était, car j'ai toujours eu des maladies extraordinaires. La Supérieure écrivit à mes parents qui, comme la foudre, arrivèrent de Sicile, m'emmenèrent du couvent et m'installèrent à l'hôtel. Plusieurs célébrités me visitèrent, dirent que c'était peut-être la fièvre typhoïde et l'on me transporta à Viareggio pour un changement d'air. Pendant deux mois, la fièvre ne cessa pas. Des amis nous recommandèrent un médecin américain qui avait guéri du typhus une petite

Sicilienne de mon âge et mes parents le firent venir de suite. En deux jours la fièvre disparut et je commençai une convalescence idéale, parmi tous les miens qui me choyaient et me gâtaient.

Le Docteur Baldwin dit que je devais passer toutes mes journées à la mer et mon père loua une aile de l'établissement de bains « Balena » composée d'une grande terrasse et de deux cabines. On plaça à l'entrée un grand écriteau avec « Réservé » et toute ma famille s'y installa. Moi j'y restai du matin au soir avec ma gouvernante, mes frères et mes parents y passaient la matinée. Nous déjeunions sur la terrasse et toujours avec des amis siciliens. Après le déjeuner, tous rentraient et moi j'allais dormir dans la cabine.

Ainsi se passèrent une vingtaine de jours. J'allais me remettre tout à fait lorsque, par un jour de grande chaleur, le ciel devint gris tout d'un coup et un orage des plus épouvantables éclata, un torrent de pluie nous arrosa !

Mon père me prit dans ses bras et m'emporta vite comme un grand paquet jusqu'à la voiture.

Je rentrai et je sentis que la fièvre me reprenait. En cachette, dans ma chambre, je mis mon thermomètre sous mon bras, mais mon père qui m'observait à la dérobée s'avança et regarda le thermomètre : il marquait 40 degrés.

C'était une nouvelle maladie qui commençait, et celle-ci épouvantable, douloureuse, atroce. Je souffris le martyre. Les médecins de nouveau n'y comprenaient rien ; ils se consultaient, m'auscultaient, me retournaient et finirent par décréter que j'avais la tuberculose galopante et que j'en avais pour quinze jours de vie !

Je me rappelle le cher oncle « Ernestino » n'osant plus

quitter mes parents et passant des nuits entières avec eux dans le petit salon contigu à ma chambre.

Ma maladie avait ému toute la ville, on plaignait cette enfant qui allait mourir. Un soir qu'on devait donner un grand bal à l'établissement de bains « Nettuno » on ne le donna pas, parce que les médecins avaient décidé que je ne vivrais pas jusqu'à la nuit.

La Duchesse de Madrid, notre chère « Madame », comme toujours bonne et affectueuse pour moi, venait me voir tous les jours et avait pris chez elle à demeure ma sœur Emma qui, endiablée comme elle était, aurait pu me fatiguer par ses cris et ses caprices. Un jour, ayant appris que j'aimais les bijoux, elle m'apporta deux énormes écrins avec de merveilleux bijoux historiques, colliers de perles et diamants ayant appartenu à la Reine Marie-Antoinette ; diadèmes, bracelets, broches, enfin tout ce qu'elle possédait de précieux. C'était prodigieux comme valeur matérielle et morale ! Elle mit les deux grands écrins sur mon lit et me dit : « Amuse-toi, mon enfant, à regarder tout cela. » J'étais « épatée » ; aucun étalage de bijoutier n'aurait pu exposer autant de richesse ! Tous ces bijoux restèrent plusieurs jours sur la commode près de mon lit. Je me demande comment mes parents ont pu accepter une telle responsabilité. Je pense que l'idée de faire plaisir à leur enfant mourante les empêcha de voir plus loin.

Ma mère tous les jours m'apportait ses bijoux et me disait de prendre tout ce que je voulais, que tout m'appartenait. J'ai toujours été très discrète et je n'ai jamais rien accepté.

La chère Madame me disait : « Guéris bien vite, ma petite, et j'irai te voir à Palerme avec Blanca (1).

(1) Blanca, sa fille aînée, était ma marraine de confirmation.

De Florence arrivait chaque matin une « Blue sister » pour me soigner, mais je ne voulais être touchée que par mon père et la « Blue sister » partait le soir.

Mon père passa toutes les nuits de ma maladie dans un fauteuil près de moi, mangé par les moustiques, ne se plaignant jamais, toujours prêt à m'aider, à me tenir dans ses bras lorsque j'étais prise par ces quintes de toux épouvantables qui par leur force me poussaient au milieu du lit et en faisaient sortir mes pieds entre les barreaux de cuivre doré. Je me sentais étouffer, quelle horrible maladie ! Rien ne pouvait calmer ma souffrance.

Un jour, j'eus une envie folle d'entendre chanter et jouer de la guitare. Alors, mon père fit venir le barbier du village pour accompagner le matelot « Roberto » qui est un homme très typique de Viareggio et dont j'aimais la voix. Il se mit à chanter derrière ma porte. Je me réveillai alors de ma torpeur, mes yeux s'illuminèrent et de mon doigt je commençai à marquer le rythme. Mes parents craignirent que l'émotion n'excitât mes nerfs, mais n'osèrent me contrarier, et tous les soirs à sept heures j'avais la musique et, dans ces moments-là, je me sentais un peu soulagée.

La musique a toujours, depuis, joué un rôle bienfaisant dans toutes mes maladies.

Découragé, après avoir tout essayé en vain, mon père envoya un télégramme au fameux docteur Baldwin qui se trouvait à Vienne, le priant d'arriver tout de suite.

Baldwin dut retarder de quelques jours à cause des inondations qui étaient survenues dans cette ville. Finalement, il arriva à Viareggio un soir, à huit heures. Mon père alla le chercher à la gare et lui dit que les médecins avaient constaté en moi la tuberculose galopante. Même, avant de me voir, il répondit que cela n'était pas possible.

Quand je vis entrer dans ma chambre cet homme qui m'avait déjà guérie une fois, je commençai d'espérer. Il m'ausculta très consciencieusement et dit que le lendemain seulement il pourrait prononcer un diagnostic, mais qu'il ne pouvait être question de tuberculose. Le lendemain matin, il revint à mon chevet (1) et déclara à mes parents que je n'avais absolument rien au poumon et que ma maladie était une forte manifestation nerveuse. Il appela mon mal « Morbus Spasmodicus » et m'ordonna des pastilles de nitroglycérine. Je devais en prendre une toutes les quatre heures.

Ma gouvernante s'effraya d'une cure aussi énergique et voulut goûter une ou deux pastilles. Elle en resta la bouche grande ouverte pendant quelques minutes, tellement ce remède l'avait enflammée.

Mais, pour moi, cette médecine fut miraculeuse. Mes quintes de toux qui me donnaient des spasmes très longs, comme dans la coqueluche, diminuèrent tout de suite ; ma respiration devint normale, et, au bout de quelques jours, je fus complètement guérie.

Inutile de dire que, par la suite, le docteur Baldwin était devenu un Dieu pour moi et pour ma famille !

Mes parents ne savaient plus que me donner, comment m'exprimer leur bonheur ! Papa me demanda : « Qu'est-ce que tu veux ? »

Le Docteur avait recommandé de me faire partir pour Palerme. L'air natal, beaucoup d'hygiène, interruption des études, tout cela devait vite emporter les moindres traces de cette maladie et me remettre à neuf.

J'étais triste de quitter le couvent, navrée de laisser

(1) Il avoua à mon père qu'il avait passé toute la nuit à étudier ma maladie qui était un cas très rare en médecine.

mes bonnes Mères, effrayée des gouvernantes allemandes.

Je dis à mon père que je voulais à la maison une très belle chambre, meublée avec le maximum de bon goût et donnant sur la mer. Mon père télégraphia à « Solei », le premier tapissier de Palerme, et lui ordonna d'arranger pour moi la plus belle chambre pour jeune fille qu'il eût jamais faite, et que ce fût prêt dans quinze jours.

Nous quittâmes tous Viareggio pour Florence. Ma première sortie fut pour aller au Sacré-Cœur où l'on me fêta comme une petite reine. Toutes les jeunes filles vinrent à ma rencontre pour me féliciter. Elles me traitaient presque comme une revenante, on avait fait tant de prières pour moi à la chapelle ! Et la Mère Supérieure m'invita avec quelques-unes de mes camarades et plusieurs de ces Dames à aller dans son Cabinet où elle m'avait préparé une surprise. Chaque fois, j'y entraais avec quelque émotion, mais ce jour-là l'émotion fut bien douce. La Mère supérieure m'avait préparé, à côté de sa table et sous la petite statuette de la Sainte Vierge, la médaille d'enfant de Marie ! Avec solennité, elle passa à mon cou le ruban bleu, et la médaille d'argent de l'Immaculée-Conception brilla de tout son éclat sur ma frêle poitrine. J'étais heureuse, largement récompensée de toutes mes souffrances que j'avais offertes à Dieu en expiation de mes péchés.

On rentra à l'hôtel, puis, encore une fois, on me permit d'aller voir les bonnes religieuses ; mais c'était pour leur dire au revoir. J'étais si triste de les quitter et surtout de me séparer de la chère Mère Marguerite Mc Lean !

Mes parents me promirent de me faire rentrer au Sacré-Cœur après une année de convalescence à Palerme, et cet espoir me donna du courage.

Puis ce fut le départ pour Rome, où nous restâmes quelques jours. Tous les parents, tous les amis de la famille voulurent voir cette enfant arrachée à la mort.

Mon père et ma mère me conduisirent chez mon arrière-grand-père, le Prince de Campofranco (1).

Il était très beau ce vieillard, très doux, très affectueux et me combla de caresses et de friandises. Il voulut m'accompagner à la fenêtre et m'en montrer la vue qui était merveilleuse. C'était une vieille maison sur la « Place du Peuple. »

Mon arrière-grand-père avait une prédilection toute spéciale pour mon père, non seulement parce qu'il avait un charme unique qui faisait qu'on ne pouvait pas le connaître sans l'aimer, mais aussi parce que, toujours pour le principe féodal sicilien, mon père devait prendre et

(1) Emanuele Lucchesi-Palli, Prince de Campofranco, était fils d'Antoine Lucchesi-Palli, Prince de Campofranco qui avait été viceroy de Sicile et de Francesca Pignatelli, des Ducs de Terranova et de Monteleone. Ils eurent sept enfants :

- Bianca, mariée avec Giuseppe Pignatelli, Duc de Terranova et de Monteleone,
- Mon arrière-grand-père Emanuele, marié avec Emma Marziani, princesse de Furnari,
- Ettore, Duc della Grazia, marié avec Marie Caroline de Bourbon, veuve du Duc de Berri,
- Francesco, marié avec Rosalia Filomarino Cattaneo, Marquise de Montescaglioso,
- Alessandro,
- Maria Anna, mariée avec Giuseppe Monroy, Comte de Ranchibile,
- Rosalia, mariée avec Gennaro Pignone del Carretto, des princes di Alessandria.

Cette fille Rosalia a été tenue sur les fonts baptismaux par le Sénat de Palerme, le cinq décembre 1823 et fut, pour cette raison, appelée Rosalia, du nom de la protectrice de la Ville de Palerme.

continuer tous les titres de la Maison Campofranco (1).

Mon arrière-grand-père Campofranco est resté pour moi un des souvenirs très nets et pleins de charmes de ma première jeunesse.

Après Rome, nous nous arrêtâmes à Naples. Mes parents voulurent me faire visiter par le médecin le plus réputé d'Italie à ce moment-là, le sénateur Semmola ; je me rappelle tous les détails de cette visite comme si c'était d'hier. Mes parents ne lui dirent rien de ce que j'avais eu et lui demandèrent tout simplement de m'ausculter et de donner son opinion.

Semmola me regarda fixement dans les yeux et dit : « Mais il me semble que votre fille se porte très bien ». Il m'ausculta très soigneusement, réfléchit, et dit : « Cette enfant a dû avoir une forte maladie nerveuse, mais je ne pourrais pas dire laquelle. » Alors, mes parents lui racontèrent tout, dans les moindres détails, les différentes cures que j'avais faites, et enfin la guérison par Baldwin. Il voulut avoir le nom de ce médecin pour connaître ce fameux remède à la nitroglycérine et pour le féliciter lui-même.

Est-ce peut-être à cause de toute cette « dynamite » qu'on m'a fourrée dans le corps étant enfant, que j'ai possédé, à travers toutes mes douleurs, cette vivacité inouïe, et cet entrain endiablé qui, tel un véritable ressort dans mon être, me permet, tout en gardant ma gaité, de recommencer à vivre à chaque coup de malheur ? C'est la seule explication que je puisse donner, car je ne crois pas avoir rencontré de femme aussi malheureuse que moi et

(1) Le titre de prince de Campofranco est porté maintenant par Carlo Lucchesi-Palli, fils d'Adinolfo, duc della Grazia et de Lucrece Ruffo de Bagnara et petit-fils d'Ettore Lucchesi-Palli, duc della Grazia et de la duchesse de Berri.

je n'en connais pas non plus d'aussi gaie. Mais, tout en moi est contradiction. Trois choses sont vraiment solides en leur base dans mon âme : l'amour énorme que j'ai pour ma religion, pour ma patrie (Oh ! ma belle Sicile italienne), et pour ma famille.

L'amour pour ma famille qui est très fort pour mes proches parents, s'étend à tous les membres même les plus éloignés de ma parenté. Dans mes voyages, et n'importe où je sois, dès que je sais que quelqu'un m'est, même de très loin parent, je désire le rencontrer et l'avoir dans mon intimité. Ce sentiment que j'ai toujours eu, dès ma petite enfance, n'a cessé de se développer au cours de mon existence, sans doute parce que j'ai eu le malheur de vivre seule. Toujours seule, c'est bien triste ! On a souvent l'idée que l'on peut tomber, glisser sur les pentes de cette route bien scabreuse qui est celle de la vie ! Alors, on voudrait trouver une main amie pour s'y appuyer. Je continue à la chercher dans ma parenté.

A Naples, nous reçûmes beaucoup de visites à l'hôtel de la Grande-Bretagne : les Castalcicala, les Paternò, les Spadafora, les Trabia, etc.

Tous les amis de la famille venaient me féliciter de ma guérison.

CHAPITRE III

*Mon retour à Palerme — Ma vie de jeune fille —
Mes fiançailles avec le Marquis Amerigo Gondi.*

— Et puis toujours, là-bas, je voyais, pure et vaste,
La mer au grand renom, qui touche dans ses jeux
Les Cyclades, dormant sur des vagues de feu,
Le rivage d'Ulysse et celui de Jocaste,
L'herbe où des bergers grecs préludaient deux par deux...

L'Enchantement de la Sicile.

Comtesse M. DE NOAILLES.

Nous arrivâmes à Palerme par une belle journée, à sept heures du matin. A bord, toute la parenté était là pour nous recevoir, chacun voulant être le premier à m'embrasser ; on me porta presque en triomphe dans la voiture où notre cocher Vincenzo, noir comme un nègre, était presque devenu blanc d'émotion et de joie en me revoyant.

La maison de « l'Olivuzza » est très loin du débarcadère ; nous devons traverser toute la ville pour y arriver et je revoyais et regardais avec joie toutes les vieilles maisons amies.

Nous voilà enfin chez nous ! Je cours à ma chambre, mes parents avec moi pour voir mon impression. C'était la dernière pièce, après toute l'enfilade des salons. La

porte s'ouvrait sur un seul vantail formé d'un miroir où le premier peintre de Palerme avait représenté un grand cygne. Je pousse avec émotion cette porte pour voir ma fameuse chambre. Oh, désillusion ! le goût du tapissier n'était pas le mien ! Les murs et le plafond étaient peints en rose, séparés par une frise en stuc blanc, les rideaux en dentelle écrue doublée de satin rose. Tout cela ne me déplaisait pas, mais, ce qui vraiment choquait mon goût, c'était le mobilier.

Le lit était en ébène, noir, surmonté d'un baldaquin en dentelle écrue sur transparent rose ; sur la table de nuit, en ébène, un joli bougeoir et un ravissant livre de prières en cuir repoussé ; un petit paravent japonais en cachait la vue à qui entraît. Devant la fenêtre, une grande table à écrire en noyer sculpté, un buvard en cuir, un encrier en fer ciselé avec des chandeliers pareils. En face du lit, une grande commode, surmontée d'un miroir, du même bois sculpté. Entre le lit et la commode, ma bibliothèque garnie déjà de quelques livres pour la jeunesse.

En entrant dans ma chambre, à droite, le petit coin qui devait servir de salon. Un canapé en angle, en satin rose à fleurettes variées, dans le creux duquel un triangle en bois tapissé était surmonté d'un grand vase en faïence bleu foncé avec des fleurs en relief et d'où de grandes plumes de paon descendaient presque sur le canapé ; des deux côtés, deux fauteuils dans les tons vert pâle et, au milieu, une table avec quelques bibelots.

Ce vase en faïence était mon cauchemar, et jamais je n'ai pu pardonner au tapissier « Solei » le mauvais goût qui l'avait poussé à me préparer une horreur pareille.

Je crois que mes parents étaient tout à fait de mon

avis. Ils essayèrent d'abord de me prouver que c'était quand même joli, mais voyant que je ne me laissais pas persuader, ils me dirent : « Après tout, si cette chambre ne te plaît pas, on t'en fera une autre. » Alors, je répondis que non, que je m'habituerai à ce mobilier, et jamais plus je n'ai dit à quel point je le détestais.

Il n'y avait qu'une seule chose de vraiment beau, et en cela le tapissier n'y était pour rien : c'était la grande porte-fenêtre ouvrant sur le balcon, et alors la vue d'un immense jardin, plus loin, la ville et, tout au fond à l'horizon, la mer, cette belle et vaste mer couleur de saphir, de notre île enchantresse !

Le soir, vers cinq heures, j'étais toujours à mon balcon pour voir partir le bateau *Il Postale* pour le Continent et je pensais avec nostalgie à la Mère Marguerite Mc Lean qui était à Florence, et si loin ! Et le matin, dès que du sémaphore du Mont Pellegrino partait le signal de son arrivée, je sautais de mon lit et courais à ma fenêtre pour le voir entrer dans le port.

Ce bateau, liaison entre le continent et l'île, a été la plus grande occupation de mon premier hiver à Palerme.

J'avais une sensation étrange, moi qui étais née dans l'île et y avais passé les premières années de mon enfance, car j'avais déjà neuf ans en la quittant. L'idée d'être complètement entourée d'eau, me donnait un malaise que j'aurais de la difficulté à expliquer, mais que je sentais très fort. J'adorais mon île, je la trouvais merveilleuse, j'étais pleine d'admiration pour la beauté de toutes ses couleurs : une réelle profusion de bleu, de vert et d'or ! Ces immenses jardins, touffus comme des forêts, où l'on ne voit que des oranges et des citrons qui brillent au soleil ! Ces grisants parfums de « Zagara » (fleur d'oranger), toute cette beauté me rendait folle d'enthousiasme ! Et

cet air transparent, et ces lumières merveilleuses ! J'appréciais tout, j'aimais tout.

J'étais fière d'être née dans ce pays sublime, le berceau de mes belles divinités païennes ! Je me disais que c'était une gloire d'être née là où était née Vénus, là où Phœbus, en son char triomphal, avait volé vers le ciel ! Toute la belle mythologie et tous ces dieux grecs que j'aimais me venaient à la mémoire. Je les invoquais au fond de moi, bien en cachette, pour ne pas blesser Dieu, le grand Créateur de toute cette beauté !...

Mais, la mer de tous les côtés, je ne pouvais désormais m'habituer à cette idée. Je souffrais de ne pouvoir réussir à me vaincre. Au Sacré-Cœur, on nous avait donné comme maxime de la vie, la maxime de la Sainte Mère Barat : « Vince te ipsum. » J'ai fait les plus grands efforts pour me guérir de cette nervosité et je n'ai pu y réussir. Je ne songeais qu'au Continent et surtout à Florence. Le Sacré-Cœur, la Mère Marguerite Mc Lean ! Et je courais voir le bateau qui arrivait et qui partait.

Toute ma vie, j'ai gardé un très grand amour pour mon île et une adoration pour la mer. Je ne voudrais pour rien au monde être née ailleurs que là, mais je n'ai jamais pu y vivre d'une façon fixe.

Alors, je n'eus qu'une idée : ne jamais épouser un Sicilien. Et pourtant je ne m'entends jamais avec personne aussi bien qu'avec eux, (je parle de ceux qui ont évolué et qui voyagent) ; je les recherche toujours, et, dès qu'il y a des Siciliens sur le Continent ou à l'étranger, c'est avec eux que je vis, et j'aurais aussi voulu avoir la certitude de revoir chaque année mon pays, mes parents, mes amis, mais c'est sur le Continent que je voulais résider.

Pendant ce même hiver, ma mère reçut un jour une



En haut, de gauche à droite : L'Archiduc Léopold Salvator et la Princesse Blanca de Bourbon.

Les Princesses Blanca et Elvira de Bourbon.
En bas, de gauche à droite : La Marquise Floride Serramezzana ; Le Comte et la Comtesse d'Orsay.

dépêche de la Duchesse de Madrid lui annonçant son arrivée pour le lendemain. Elle avait tenu sa promesse de venir me voir à Palerme si je guérissais.

Le lendemain matin de très bonne heure (le bateau arrivait à sept heures), ma mère et mon père dans leur calèche à huit ressorts, le cocher et le valet de pied, aux livrées de gala bleu et jaune, se rendirent au débarcadère.

La duchesse de Madrid arriva avec sa fille aînée la princesse Blanca et son fiancé l'Archiduc Léopold Salvator d'Autriche. Elle ne nous avait rien écrit de ces fiançailles qui n'étaient pas encore officielles parce qu'elle avait voulu nous en donner les prémices et nous en faire la surprise.

Nos hôtes royaux vinrent déjeuner à la maison, puis mon père leur montra les monuments principaux de la ville, et le soir ils revinrent dîner à « l'Olivuzza. »

Le lendemain, mes parents les accompagnèrent à bord pour leur départ.

Je me rappelle que l'Archiduc avait beaucoup admiré nos livrées et surtout le blason brodé sur les bas. Mon père avait à ce moment la passion des chevaux et nous avions des équipages très élégants.

Le mois de juillet arriva et nous partîmes pour Florence. Le docteur Baldwin me trouva en parfaite santé, m'ordonna la montagne et ensuite la mer. On décida d'aller à Vallombrosa.

A ce moment-là, on y arrivait en voiture, le chemin de fer à crémaillère qui y monte maintenant de Saint-Ellero n'était pas encore construit. Un grand landau vint nous chercher à l'hôtel du Nord. La marquise Flori de Serramezzana nous attendait à la « Porta la Croce », et la belle amazone nous accompagna à cheval un grand

bout de chemin. Ma mère lui parlait de la voiture et moi je la regardais avec admiration en silence.

A Tosi, petit village sur la montagne, on ajouta deux bœufs aux chevaux que l'on avait déjà changés à Pontassière, et, vers le soir, par la grande allée de sapins, nous arrivâmes à la place où est situé le grand et beau couvent des moines (1). L'ancienne « foresteria » était devenue l'unique hôtel « L'Hôtel de la Forêt ». Un petit lac, une énorme prairie du côté opposé à l'entrée de l'hôtel, et des sapins partout, rien que des sapins, donnant l'illusion de l'intérieur d'une solennelle église gothique, et aucune vue ; du vert autour, une grande impression de tristesse, mais de la fraîcheur et un air transparent, léger, élastique, excellent.

En suivant l'allée qui commence à l'hôtel, après une dizaine de minutes de marche, la vue s'ouvre vaste sur Florence, la plaine, l'Arno. J'eus tout de suite une préférence pour cet endroit d'où l'on pouvait contempler la belle Florence, et je cherchai où pouvait être placé le couvent du Sacré-Cœur. Un jour, le soleil brillait si fort sur une vitre de la ville que je voulus m'imaginer que c'était la chambre de la chère Mère Marguerite Mc Lean.

A l'hôtel il n'y avait que nous. Pour les parents, c'était assez dur. Aussi, ma mère écrivit tout de suite à ses amis de Palerme qu'elle avait découvert un endroit idéal à la montagne, aux portes de Florence, qu'on y jouissait d'un air frais et délicieux et que vite ils viennent tous nous rejoindre.

Je m'imagine que cette lettre arriva par une journée de « siroco » (vent brûlant qui nous vient de l'Afrique et qui nous fait étouffer) parce que, le temps de se mettre

(1) Ordre fondé par saint Jean Gualbert.

en voyage, les Paternò, les Florio, les Tràbia arrivèrent, escortés de leurs enfants, bonnes, gouvernantes, chiens, et de bagages par centaines. Jamais l'hôtel de la Forêt n'avait eu des hôtes aussi illustres et aussi élégants, et on nous traitait comme des souverains (1).

Il n'y avait aucune distraction, aucun amusement sur cette montagne. Notre unique occupation était l'arrivée et la distribution de la poste qui se faisait tout de suite après le déjeuner. Nous nous asseyions sur le divan du corridor donnant sur la porte du cabinet du secrétaire de l'hôtel, M. Laski, et on attendait avec impatience le moment où cette porte s'ouvrirait pour laisser passer le chasseur avec le courrier... Ma sœur, véritable garçon manqué, se rendait sympathique à tout le monde par ses espiègleries originales. Le secrétaire, type de vieux polonais bourru, au regard dur et sévère sous ses lunettes, était venu jeune à Vallombrosa pour soigner un poumon atteint de la tuberculose. Il avait trouvé la santé parmi tous ces sapins et y était resté par reconnaissance, n'osant même plus descendre dans la plaine. Il s'était pris de grande sympathie pour ma sœur et ce n'est qu'avec elle qu'il daignait faire une grimace avec sa bouche, ce qui pour lui était un sourire. Et, pour amuser cette gamine, il la prenait avec le chasseur dans son cabinet au moment solennel de l'arrivée de la poste et lui donnait nos lettres. Et tous les jours le même rythme, à la même heure.

Un jour, après avoir reçu notre correspondance, nous traversions tous ensemble la salle à manger pour aller nous asseoir dehors sous les arbres, lorsque nous fûmes

(1) Ce fut ma mère qui mit à la mode Vallombrosa : depuis, et encore maintenant, c'est là que villégiature presque toute l'aristocratie Palermitaine.

salués par un jeune homme blond qui venait de déjeuner avec une dame. Ma mère se retourna, ne comprit pas qui ce pouvait être et le demanda au secrétaire. Il nous dit que c'était le marquis Amerigo Gondi avec sa mère, qui venaient d'arriver de leur villa pour la journée seulement.

Le jeune homme vint nous rejoindre sous les arbres, se présenta à ma mère, en lui disant qu'il avait dîné avec nous à la « Tenuta Reale » le jour où j'avais eu douze ans. C'était lui, le seul étranger qui ce jour-là avait été convié par hasard à ce dîner de famille chez notre chère « Madame ! »

Le soir, il repartit avec sa mère dans la petite charrette qu'il conduisait lui-même. Il m'a plus tard raconté que sa mère l'avait prié, supplié d'aller avec elle passer quelques jours à la montagne, parce qu'il avait eu une fluxion de poitrine, et le médecin lui avait conseillé l'air des sapins. Il avait fait des caprices comme un enfant parce qu'il ne voulait pas aller là-haut et sa mère avait dû lui promettre de ne pas insister pour le résoudre à rester. Avec cette promesse, il était venu seulement pour quelques heures.

Au retour, il ne parlait pas, et sa mère n'osait rien demander ; cependant elle désirait vivement que son fils se décidât à retourner à Vallombrosa. Mais Amerigo lui avait dit : « Maman, tu n'as plus envie que j'aie passer quelques semaines sur cette montagne ? » Sa mère fut tellement étonnée qu'elle répondit qu'elle ne voulait pas le lui demander de peur d'un refus. Et le lendemain, mère et fils revinrent, mais cette fois avec des bagages et pour un long séjour.

A ce moment-là, j'avais une élégante institutrice anglaise, Miss Chapple. Elle ne me quittait pas d'une semelle. J'étais une jeune fille (je venais d'avoir 16 ans

ce même mois de juillet) très sévèrement surveillée. Bien plus, ma mère obligeait mon institutrice à me donner des leçons d'histoire d'Angleterre pendant nos longues promenades, de crainte qu'elle pût me remplir le cerveau de frivolités.

J'avais aussi un professeur de botanique de l'Institut forestier. Ma mère lui avait recommandé de me faire un cours de botanique, en faisant bien attention de ne pas me donner des idées qui auraient pu éveiller mon innocente imagination. Aussi, de temps en temps, je remarquais que ce professeur, habitué à instruire les jeunes gens de l'Institut, bredouillait un peu lorsqu'il m'expliquait les semences et tout le développement de la végétation. Je n'ai rien appris du tout, et comme cette science ne m'a pas beaucoup intéressée, je ne saurais expliquer si un champignon naît de la même façon qu'une orchidée.

En général, ma culture à cet âge-là fut très négligée.

Ayant été assez délicate au couvent, on me laissait dormir plus tard le matin et j'arrivais en retard en classe, ce qui fait que les autres avaient déjà appris des matières dont moi je n'avais pas encore entendu parler, et je devais continuer là où en étaient arrivées mes camarades, ce qui créait dans mon cerveau une confusion parfaite.

Amerigo Gondi se promenait quelquefois avec nous et il s'amusait beaucoup avec ma sœur qui était très drôle et très espiègle. Moi, j'étais excessivement réservée, timide et trop sérieuse pour mon âge. Un jour, il nous lut des vers qu'il avait faits pour Emma ; ils étaient charmants et ma sœur en fut très flattée. Il me regardait parfois avec ses beaux yeux bleus pleins d'expression et moi je rougissais et me taisais.

Quand j'étais jeune fille, je ne parlais jamais. J'étais très renfermée de caractère, tout en étant très franche. Ma mère disait que les jeunes filles ne devaient parler que lorsqu'elles étaient interrogées. Étant très orgueilleuse, je n'aimais pas qu'on me fit des observations, et alors, pour ne pas me tromper, il n'y avait pas moyen de me faire ouvrir la bouche. J'étais de nouveau sous le régime de la sévérité et un peu « aplatie ».

Ma sœur au contraire, très désobéissante et indisciplinée, se moquait de toutes les défenses et faisait tout ce qui lui passait par la tête ; j'ai toujours envié son caractère.

Il y avait, à Vallombrosa, un vieux Monsieur qui s'appelait le « Commendatore Fenzi ». Il prétendait savoir lire l'avenir dans les lignes de la main. Cette science me semblait diabolique et je me sauvais toujours lorsque je le voyais, de peur qu'il ne voulût lire dans la mienne. J'étais sûre que cet homme était en rapport avec le démon.

Un jour, ma mère m'obligea à lui donner ma main et moi, en tremblant, j'écoutai ce qu'il me disait, mais j'écoutai d'une oreille seulement, de peur de commettre un péché. Il lut dans ma pauvre petite main d'enfant des choses bien tristes et je m'en allai toute bouleversée (1).

Amerigo avait tout entendu et était furieux contre ce Monsieur qui avait osé troubler mon esprit. Le soir même, il me dit que pour moi aussi il avait fait des vers, et il les lut devant ma mère. Quelle poésie, quelle beauté, et que de sentiment ! Combien j'en étais émue ! Il avait décrit la scène du vieillard, ma main dans la sienne et

(1) Une fois déjà à Palerme, Mme Motiron, ma maîtresse de français, m'avait prédit un avenir très triste.

il lui disait : « Oh ! vieillard, sur une petite main d'enfant, l'œil ne pourra plus désormais te dire la vérité... » et il m'expliqua si bien cette théorie que je cessai d'avoir peur. Hélas ! sa prédiction ne fut que trop vraie !

Alors il m'avoua qu'il pensait à moi depuis le jour où il m'avait rencontrée à ce dîner de mes douze ans et qu'il avait toujours été poursuivi par mon souvenir. Ce jour-là en déjeunant à Vallombrosa, il avait entendu dans la chambre voisine une voix jeune qui lui avait plu. La porte s'était ouverte, je passais avec ma mère, et c'était ma voix qu'il avait entendue. Et il reconnut la petite fille qu'il cherchait et tout de suite il m'aima à la folie.

Comme elles sont lointaines et pourtant encore si proches, toutes les sensations de ce premier amour ! J'étais aimée par le cœur le plus noble qui ait jamais existé sur terre, et si ce bonheur a été d'aussi courte durée, c'est parce qu'il était trop beau, trop grand pour cette vie où tout est borné, où tout doit avoir une limite ; l'infini n'est que dans le ciel !

Les Gondi restèrent à Vallombrosa aussi longtemps que nous ; puis vint le jour des adieux, et la marquise pria ma mère d'aller leur faire une visite dans leur villa de « Grignano. »

Nous n'y sommes jamais allées.

Comme toujours, nous passâmes le mois de Septembre à Viareggio dans notre « Villino » et là, de nouveau, recommença notre vie avec les princesses de Bourbon.

Don Carlos venait souvent faire de courtes apparitions à la « Tenuta Reale ». Il avait une prédilection pour ma sœur qui était un colosse, et il s'amusa à faire des exercices de force avec elle. Il appuyait son coude sur le bras du fauteuil et voulait que ma sœur l'en détachât. Ma sœur réussissait (probablement il ne voulait pas trop

résister pour l'amuser) et Emma était toute fière d'avoir plus de force que Don Carlos !

Alors, à la « Tenuta Reale », la chère « Madame » et toute la famille l'appelèrent « La Ragazza Canone » parce que, à ce moment-là, on allait voir à la foire, dans une baraque, une grosse femme qui soulevait des poids inouïs et que l'on appelait la « Donna Canone » (La femme canon.)

Au mois d'octobre, on alla à Florence. Ma sœur rentra au couvent et moi je restai à l'hôtel. Mes parents ne voulurent pas, après cette maladie épouvantable, me remettre au Sacré-Cœur. Je les suppliai de me permettre d'y aller au moins pour quelques jours. J'obtins cette faveur, et, oh joie ! je me trouvai dans la même chambre que la Mère Marguerite Mc Lean !

Mon bonheur fut complet, et je lui confiai en grand secret mon petit commencement d'idylle avec Amerigo Gondi. Elle me sourit affectueusement et m'encouragea, en me disant que probablement Dieu voulait me sanctifier dans la voie du mariage, ajoutant que je devais ne plus penser au couvent et me laisser librement aller à aimer ce jeune homme sans aucune arrière-pensée. (J'avais quelque doute sur une vague vocation religieuse).

Après ces quelques jours de douce retraite, je rentrai à l'hôtel du Nord. Ma mère me fit donner des leçons de piano par le fameux professeur Buonamici, le meilleur élève du grand Bülow, et je jouais les « soirées de Vienne » variations de Liszt, modestie à part, presque aussi bien que mon professeur.

J'avais un grand talent pour la musique ; malheureusement, avec la vie de bohème que j'ai menée, j'ai complètement négligé cette étude.



S. A. R. Don Carlos de Bourbon, Duc de Madrid.

Nous restâmes à Florence jusqu'à Décembre parce que ma mère fut malade.

Amerigo venait souvent de « Grignano » pour nous voir à Florence. J'aimais beaucoup me trouver avec lui, j'aimais l'écouter parler, sa voix était triste, son langage très pur, très beau, c'était comme de la musique. Il avait une culture profonde, une façon très simple et très naturelle de s'exprimer. Il était l'idéal de tous mes rêves. Nom (1), beauté, intelligence et le goût pour la littérature et les arts que j'avais inné, mais que je n'avais pas encore eu l'occasion de développer.

J'étais heureuse et j'avais peur. (Il faut croire aux pressentiments). Un jour il me dit : « Si je vous demandais de m'épouser, que me répondriez-vous ? » Je rougis jusque dans mes os, et, toute tremblante, je lui répondis « Demandez-le à maman ». Il le demanda tout de suite « à maman » et je crus m'évanouir car ma mère lui répondit que c'était impossible, que j'étais trop jeune, que j'avais été trop malade et qu'on ne pouvait pas encore penser au mariage. Mais, en le voyant aussi malheureux, elle lui laissa un petit espoir et lui dit : « Nous en reparlerons l'année prochaine à notre retour à Florence. »

Et le lendemain nous partîmes pour Palerme.

Ce fut mon premier grand chagrin, car je ne voulais pas quitter cet homme que je commençais à aimer.

Je me rappelle qu'en montant sur le bateau à Naples, la mer était agitée. On nous donnait toujours la plus grande cabine. Je me jetai vite sur mon lit toute habillée,

(1) Les Gondi appartiennent à cette noble et illustre famille Florentine dont une branche alla s'installer à Paris à la suite de Catherine de Médicis. Ils devinrent, en France, Ducs de Retz. Le fameux Cardinal de Retz, Jean-François Paul de Gondi, le héros de la Fronde était de cette famille.

je n'enlevai même pas ma petite toque de voyage (je me rappelle ce détail) et n'eus pas le mal de mer, quoique tout le monde fût malade. Mes nerfs étaient tellement tendus par ma douleur qu'ils ne pouvaient pas se permettre le luxe d'une autre souffrance...

Cette année-là, à Palerme, je fus une jeune fille très triste et très malheureuse. Je savais que mon fiancé (je l'envisageais ainsi) était délicat des poumons, et je ne m'intéressais qu'à cette maladie et aux personnes qui en étaient atteintes. Je ne lisais que des livres où les héros et les héroïnes étaient poitrinaires. J'eus une préférence pour une certaine héroïne d'un roman de Mme de Craven, uniquement parce qu'elle était poitrinaire.

Je voyais très peu de monde en dehors de mes deux cousines. L'unique jeune fille avec laquelle j'étais liée était « Carolina Valguarnera de Niscemi », depuis marquise Della Cerda. Mais je ne la rencontrais pas autant que je l'aurais voulu parce qu'elle avait déjà fait ses débuts dans le monde et moi je ne sortais pas encore.

A la maison, mes parents ne donnaient plus de fêtes parce que j'étais trop grande pour aller me coucher et trop jeune pour y assister. Mais il y avait toujours du monde à table et surtout à dîner, bien qu'on ne donnât plus de grands dîners.

Les habitués de la maison étaient Ciccio Moncada, Comte de Cammarata, le duc de Serradifalco (Notarbartolo) connu pour être un des plus grands gourmets et connaisseurs dans l'art culinaire. Il appréciait beaucoup notre cuisine. Je ne l'aimais pas parce qu'il mangeait trop, et d'une façon trop gourmande, en faisant claquer sa langue. Carlo Pignone del Carretto venait tous les jours déjeuner ainsi que Ciccio Ondes. Ceux-ci étaient plus ou moins souvent de tous nos repas. Parfois, mon

père ramenait du club quelques-uns de ses amis qui l'accompagnaient à la dernière minute.

Ciccio Moncada arrivait toujours en retard pour le dîner, ce qui m'énervait beaucoup, parce que, après m'être habillée, on me remettait à l'étude jusqu'à l'heure où la cloche sonnait la seconde fois pour donner le signal d'entrée dans la salle à manger. Alors, on se réunissait dans le fumoir, et on entendait le maître d'hôtel qui venait dire solennellement : « Eccellenza è servita ». Et j'entendais Ciccio Moncada s'excuser d'être en retard parce qu'il avait trouvé le passage à niveau fermé (il y avait le train de Trapani qui passait dans notre voisinage). Cette excuse du passage à niveau, je la connaissais par cœur et je blaguais le cousin retardataire en lui disant : « Quelle chance pour vous, ce passage à niveau toujours fermé ! » Mais ce parent éloigné m'était très sympathique et je lui pardonnais de tout mon cœur ce petit mensonge.

Cette année-là, nous reçûmes beaucoup de visites d'amis du Continent : le marquis Peppino Brancaccio (frère du Prince de ce nom), Adinolfo, Duc della Grazia, (fils de la Duchesse de Berri et de mon grand-oncle Ettore Lucchesi-Palli), cousin de mon père et que ce dernier chérissait beaucoup ; plusieurs officiers de marine qui arrivèrent avec l'escadre dans notre port et dont je me rappelle les noms d'un Comte Piero Fossati (Piémontais), d'un commandant de Saint-Pierre, etc... et plusieurs autres étrangers.

Mon fiancé n'avait pas la permission de m'écrire, mais il donnait de temps en temps de ses nouvelles à ma mère qui, au fond, ne désirait qu'une chose, et c'était que je l'oublie. Mais, pour moi au contraire, la distance

excitait ma tendresse pour lui, et il était mon unique pensée.

Pendant l'hiver, il faillit mourir de la fièvre typhoïde, et ce fut pour moi des prières, des neuvaines, des communions pour supplier le Seigneur de le sauver. Après une longue semaine d'angoisse, une dépêche vint nous rassurer ; il partait faire sa convalescence à Viareggio. Il n'aimait plus que cet endroit depuis qu'il m'y avait rencontrée.

Ce fut cette année-là encore que j'allai pour la première fois au théâtre et que j'eus ma première robe décolletée. J'étais si pudique et timide que j'en ressentis une gêne profonde. (Cette robe était bien moins décolletée que celles que l'on porte maintenant dans la journée). Ma mère m'accompagna chez le photographe pour avoir la photographie de ma première toilette de soirée. Chez le photographe, il n'y eut pas moyen de me faire enlever les longs gants qui m'arrivaient au coude (la robe avait des manches jusqu'à la saignée), parce que je ne voulais pas montrer ce bout de bras. Cette photographie, je l'ai encore, et chaque fois que je la regarde, j'éprouve une petite émotion, car à cette époque-là, on se décolletait seulement pour les grandes fêtes et une première robe ouverte, pour une jeune fille élevée comme je l'étais, était un grand événement.

Je vécus toute une saison à Palerme d'une vie très sérieuse en pensant toujours à mon avenir avec le jeune homme qui m'aimait mais qui était malade ; et parce qu'il était malade j'avais hâte de l'épouser, lui voulant apporter tout de suite le bonheur. Ce désir m'exaltait d'une telle façon, que je considérais comme perdus, gâchés, tous ces longs mois d'attente qui m'éloignaient du

jour où j'aurais pu offrir tout mon amour à cet être idéal, à mon doux fiancé poète...

Pour la première fois, mes parents me conduisirent à l'Opéra, et j'eus la grande chance d'entendre Tamagno avec la Pantaleoni dans « Otello ». Au moment où Tamagno entonna de sa merveilleuse voix le « Credo in un Dio Crudele » je fus prise de scrupules terribles et je fis dans le plus profond de mon âme des invocations d'amende honorable au Seigneur. Mais cette musique m'enthousiasmait au plus haut degré ! Tamagno avait une des voix les plus puissantes que j'aie jamais entendues de ma vie. A Palerme, on en abusait, on demandait des « bis » très indiscrets et j'en souffrais pour lui. On lui demandait toujours de répéter cette phrase qui nécessitait un grand effort : « Miseria Nostra ». Ce jour-là, ce fut tellement éclatant comme effet que tout le théâtre sembla trembler à ces mots, et on le demanda une troisième fois. Tamagno fut furieux et il chanta ou plutôt cette fois il hurla « Miseria Vostra ». A cette insulte inattendue, il se produisit comme une révolution ; on lança tout ce qu'on trouva sur la scène et le spectacle se serait arrêté si Tamagno n'était revenu sur la rampe faire des excuses.

J'entendis « Cavalleria Rusticana » pour la première fois avec Stagno et la Bellincioni, ainsi qu'avec Emma Calvé et Valerio (ténor espagnol). J'ai encore la photographie de ces deux artistes dans une scène de Cavalleria.

J'entendis la « Traviata » avec Gemma Bellincioni. Plus tard, j'ai revu cet opéra avec les plus grandes célébrités du monde. Mais Violetta était toujours Gemma Bellincioni et Gemma Bellincioni était Violetta.

Je ne puis décrire l'effet que sa voix produisait sur le public. C'était dans la salle un seul soupir, un seul

sanglot, un seul désespoir. Je me suis souvent dit que, dans la vie, aucune profonde satisfaction ne peut être comparée à celle d'une grande cantatrice qui peut tenir en suspens, pendant des heures de délire, autant de cœurs serrés et autant d'âmes palpitantes.

Ce même hiver, la Comtesse Oliva Lanza di Mazzarino, amie de ma mère, donna un grand bal et elle lui demanda de m'emmener à cette soirée. Ma mère ne voulait absolument pas me le permettre et lui expliqua qu'ayant été très malade, je ne devais pas aller me coucher après minuit. Alors, la Comtesse Oliva, si bonne et si affectueuse, promit à ma mère que le bal serait commencé à dix heures et tout de suite par le cotillon.

Le Palais Mazzarino à Palerme a des salles d'une grandeur fantastique, des collections d'œuvres d'art des plus précieuses et les fêtes que l'on y donnait étaient toujours merveilleuses. Quand ma mère vint m'annoncer cette nouvelle, je fus prise d'une véritable panique, car j'étais très timide et je ne m'étais jamais trouvée dans une grande réunion sauf au Sacré-Cœur. Je ne voulus pas y aller. Ma mère m'expliqua qu'en refusant je ferais du chagrin à la Comtesse Oliva. Pour rien au monde, je n'aurais voulu lui faire de la peine. Je l'aimais, cette sainte femme et j'avais pour elle la plus grande admiration et le plus grand respect (1), et j'allai à ce magnifique bal, le premier auquel j'assistais.

Je ne dansai pas, on ne me le permettait pas ; mais j'eus tous les jolis accessoires du cotillon et fus réellement étouffée sous les fleurs.

Je me rappelle un détail : les fleurs arrivaient par

(1) Elle venait me voir au couvent et m'avait apporté le recueil de prières de la Comtesse de Flavigny que j'ai encore maintenant près de mon lit et dont je me sers tous les jours pour ma prière du matin.

flots, avec une telle abondance qu'on ne savait où les placer. Les invités les jetaient sur les canapés, sur les fauteuils, sur les meubles. Mon esprit d'ordre et de propreté en souffrait, je ne voulais pas voir tacher ces belles étoffes, ces belles tapisseries, et je prenais tout ce que je pouvais atteindre de fleurs et les mettais par terre sous les meubles.

A une heure, le cotillon finit et alors la chère Comtesse Oliva, la jeune et ravissante Comtesse Louisa, sa belle-fille (une Princesse Ruffo di Bagrara) et le Comte Peppino son mari, vinrent supplier ma mère de me faire rester pour le souper. Mais ma mère fut inflexible et on me ramena à la maison.

Je me suis beaucoup amusée à ce bal, c'est le seul auquel j'aie pris part comme jeune fille. (1).

Le mois de juillet arriva et nous repartîmes pour Florence. Mon émotion était immense, j'allais retrouver mon cher fiancé et peut-être ne reviendrais-je dans mon île qu'après notre mariage, si toutefois le mariage avait lieu.

Mes parents ne le désiraient aucunement, ils voulaient pour moi un Sicilien ou tout au moins qu'on m'eût d'abord vue à Palerme. J'aurais toujours le temps d'épouser un étranger (2).

Ma mère, pour me faire plaisir, envoya tout de même une dépêche à Amerigo lui annonçant notre arrivée.

En nous arrêtant quelques minutes à la gare de Pon-

(1) Ce fut chez les Mazzarino que je rencontrai pour la première fois M. et Mme Paul Bourget.

(2) A cette époque, ceux du Continent étaient encore des étrangers pour les Siciliens et je ne suis pas sûre qu'ils ne le soient pas encore maintenant. Les idées n'ont pas beaucoup changé.

tassieve (1), voilà Amerigo qui saute dans notre compartiment à notre grande surprise à tous, et à mon immense joie à moi. Et il vint avec nous jusqu'à Florence (une demi-heure de trajet.) Là, nous nous séparâmes.

Son père vint voir mes parents tout de suite après le déjeuner. Ils me présentèrent, puis ils m'envoyèrent dans ma chambre (nous étions comme toujours à l'hôtel du Nord). Je me sentais étouffer d'émotion et j'allai me coucher.

Mon père vint me dire que le Marquis Gondi venait de partir et que j'étais fiancée. J'eus à peine le temps de m'habiller qu'Amerigo était déjà là. Il arriva, ne pouvant même pas parler tellement il était ému, et il mit à mon doigt un magnifique diamant rose entouré de diamants blancs, une marquise. Nous étions tout à fait heureux !

L'expression des yeux de mon fiancé, lorsqu'il me regardait, avait quelque chose de tout à fait spécial. Dans ses beaux grands yeux bleus il y avait toujours un arrière-fond de tristesse, même lorsqu'ils exprimaient tout leur bonheur. Je sentais dans ses yeux un pressentiment funeste. Je comprenais qu'Amerigo se rendait bien compte de sa maladie.

Ma mère l'avait prié d'aller voir notre docteur Baldwin dans lequel nous avions toute confiance et le médecin avait assuré que son poumon ne portait aucune trace du mal qu'il avait eu. A ce moment-là, il était tout à fait cicatrisé.

(1) (Sur la ligne Rome-Florence) où les Gondi possèdent leur somptueuse villa de Grignano. En France, on l'appellerait Château, mais en Italie on donne seulement ce nom aux grands édifices moyenâgeux à donjons, tours, tourelles, créneaux et gargouilles ; ce sont de véritables forteresses.

La famille d'Amerigo était composée de son père, sa mère et un frère, Guido. La Marquise Gondi n'avait qu'une sœur, Giulia, mariée au Duc Antinori di Brindisi, qui avait deux filles dont l'aînée avait épousé le Prince Giuseppe Aldobrandini-Borghese à Rome, et l'autre avait 16 ans, Elenina.

Le Marquis Gondi était fils unique.

Amerigo passait tous ses après-midi à l'hôtel, dînait tous les jours chez nous. Je m'attachais à lui, je l'aimais avec toute la tendresse de mon jeune cœur. Cet amour fut le plus beau poème qu'aucun poète ne sut jamais décrire !

Nous partîmes tous ensemble pour Vallombrosa, et sa famille venait nous voir souvent. Son père se montrait heureux, nous parlait de notre mariage les larmes aux yeux. Nous le crûmes le plus affectueux et le meilleur des pères. La Marquise était la bonté même, elle adorait ses enfants, ne vivant que pour eux et marquait une préférence pour Amerigo, peut-être parce que déjà, à plusieurs reprises, elle avait craint de le perdre.

Le Marquis Gondi avait une façon très tendre de me regarder et ne pensait qu'à me faire des surprises.

Un jour, toute ma famille descendit en voiture à « Grignano » pour voir les Gondi et visiter leur majestueuse villa.

Grignano est un immense massif dans le style du xv^e siècle, placé sur le sommet d'une colline et entouré d'arbres. Du côté de la façade, la vue s'ouvre sur une immense prairie dont l'enceinte est fermée par une longue rangée de petites colonnes formant balustrade ; de là, la vue s'étend sur la plaine d'abord, et plus loin encore, sur des montagnes, qui l'entourent de tous côtés. Vallom-

brosa reste à gauche, et partout des sapins (1).

Amerigo avait une prédilection spéciale pour cette propriété et il fut heureux de voir que je l'admirais beaucoup.

Le Marquis Eugène, le père, nous conduisit à la chapelle et alors, il nous montra tous les objets précieux qui formaient le trésor de la sacristie. Des calices d'or d'un travail merveilleux, des ciboires de toute beauté, des chasubles faites des plus beaux brocarts anciens, des nappes d'autel en dentelles de Venise, au point de Milan, toute une merveilleuse collection, digne de figurer en un Musée. Il nous montra un énorme ostensor tout en or ciselé, surmonté d'une grande croix en gros diamants de l'eau la plus pure. Oh ! que j'étais heureuse d'entrer dans une famille où l'on honorait Dieu avec toute cette richesse ! Mais ma mère qui n'avait pas été élevée au Sacré-Cœur prononça à ce moment-là une phrase bien malheureuse et dit : « Quelle belle broche feraient ces diamants ! Le soir, nous retournâmes à Vallombrosa.

Le 14 Août, mon fiancé me demanda si je lui permettais d'aller ouvrir la chasse à « Grignano ». Il partirait le soir à sept heures et reviendrait le lendemain à la même heure. D'abord, il avait insisté pour que nous allions tous avec lui, mais ma mère n'aimait pas se dé-ranger de sorte qu'on n'en parla plus, et mon fiancé partit tout seul.

Lorsque j'étais très jeune, je m'endormais très facilement et ne me réveillais que si l'on venait me secouer dans mon lit. Au couvent, il y avait la cloche et puis la Mère surveillante venait me toucher délicatement le bras.

(1) Avec la longue-vue on reconnaissait les personnes qui se promenaient sur la grande allée de Vallombrosa.

A la maison, c'était la vieille femme de chambre, Barberina.

Au moment où mon fiancé partit, je dis à « Barberina » que je voulais me coucher et dormir jusqu'à son retour. Elle se le tint pour dit et recommanda à ma mère de ne pas faire de bruit. (Dans les hôtels, je dormais toujours dans la même chambre que ma mère). Et je m'endormis rêvant de mon fiancé, des lièvres, du garde-chasse qu'il aimait, Lazzaro, et dont il m'avait tant parlé.

Je continuais de rêver, lorsqu'un léger bruit me réveilla : c'était ma mère et mon fiancé qui riaient en me regardant dormir. Il était sept heures du soir, mon fiancé était revenu, j'avais dormi vingt-quatre heures de suite ! Et alors vite Barberina m'habilla pour le dîner.

Ainsi, je ne m'étais pas aperçue de son absence, il ne m'avait pas manqué puisque, même dans mon rêve, j'avais été près de lui.

Et le premier septembre, suivant le vieil usage de chaque année, on quitta Vallombrosa et l'on alla à Viareggio.

La chère « Madame » donna tout de suite un dîner pour les fiancés (elle avait une affection toute spéciale pour Amerigo). Mon fiancé lui rappela le dîner de mes douze ans.

Tout le temps, on nous convia à la « Tenuta Reale », et c'étaient des goûters, des pique-niques au Pianore, (la propriété de son frère Monseigneur le Duc de Parme) des fêtes dans le bois, dans la forêt de pins, au bord de la mer, sur son petit yacht « Graziella ». Combien elle a été bonne pour moi, la chère et regrettée Madame !

A ce moment-là, la famille était au complet ; Doña Blanca seule manquait. Elle était déjà mariée en Au-

triche à l'Archiduc Léopold Salvator. Don Carlos, Don Jaime, Doña Elvira, Doña Beatrix (depuis mariée au Prince Fabrizio Massimo) et Doña Alix (qui se maria au Prince Schœnburg-Waldenburg), tous étaient réunis.

Et le mois de septembre comme toujours se passa dans cette douce intimité.

Le premier octobre, nous allions à Florence à l'hôtel du Nord. Au même hôtel arrivaient alors, en voyage de noces, le Marquis Salvago Raggi et sa jeune femme, née Pallavicino. Ce fut une grande joie pour Amerigo de revoir son ancien camarade d'études aux « Scienze Sociali » et son meilleur ami. Il fut très heureux de présenter à ce jeune couple sa petite fiancée (1).

A ce moment-là, la couturière à la mode à Paris était « Félix » et de cette maison on nous envoya deux immenses malles avec tout mon trousseau. Les robes de mariée, de la soirée, du mariage civil et de voyage furent exécutées par la maison Re Chiantore de Turin qui m'avait habillée comme jeune fille et qui tenait à avoir le privilège de mes robes de cérémonie.

Mes parents voulurent régler la question « intérêts ».

Le marquis n'était pas du même avis que mes parents

(1) Le marquis Salvago Raggi a eu une très brillante carrière dans la diplomatie. Il se trouvait en Chine au moment de la Révolution de 1900, et il y vécut une belle page. Pendant la Révolution, le gouvernement chinois leur envoya des matelots pour les sauver. Et leur fils Paride (Paris) un enfant de 8 ans ne se croyait pas en sécurité parce qu'on ne leur avait pas envoyé des « Bersaglieri » dans lesquels seuls il avait toute confiance !!

Salvago Raggi a été ambassadeur d'Italie à Paris, après la guerre. Après la mort de sa première femme, il s'est remarié avec une de mes meilleures amies, exquise musicienne et la bonté même : Giuseppina Menotti. Elle est la sœur de la Baronne Blanc qui ressemble à une belle Sultane, et de la Comtesse Annina Piccolomini, dont la tête semble modelée sur celle d'Antinoüs.

pour le contrat, il ne voulait pas en faire. Il disait qu'il aimait ses enfants d'un immense amour, que tout ce qu'il possédait (il avait une très grosse fortune) un jour appartiendrait à ses deux fils, et que même la chaîne d'or qu'il portait à son gilet, et il la prit en main pour nous la montrer, devrait être cassée en deux morceaux, l'un pour Amerigo, l'autre pour Guido. Il disait : « Pourquoi donner tant d'argent à l'État, comme taxes et frais ? Est-ce qu'il ne vaut pas mieux que cet argent soit donné à nos enfants pour qu'ils en jouissent à leur guise ? »

Mon père partit pour Palerme en laissant cette question, si essentielle pourtant, dans le vague et dit qu'on en reparlerait à son retour. Ma mère était furieuse et ne voulait pas permettre le mariage si la question « intérêts » n'était pas légalement réglée.

La Marquise Gondi vint supplier ma mère de ne pas casser le mariage, car son fils en mourrait de chagrin.

Mon père arriva pour Noël. Le mariage était fixé au 16 Janvier. Mes parents demandèrent plusieurs fois à lire le projet de contrat, mais ce projet n'arriva jamais.

Mon futur beau-père continuait à me gâter. Chaque fois que je dinais au Palais Gondi (1) je trouvais toujours une surprise cachée dans ma serviette ; c'était une belle bague ou de jolies broches, toujours un précieux bijou. Jamais fiancée n'a été plus gâtée par un beau-père. Il me parlait les yeux humides de larmes et me disait d'une voix fort émue : « Je n'ai eu qu'une fille que j'ai perdue. Elle s'appelait Pia. J'aurai pour toi tout l'amour que j'ai eu pour elle ; tu prendras désormais sa place dans mon cœur. »

(1) Ce magnifique Palais avait été construit au xv^e siècle par Giuliano de San Gallo pour Giuliano Gondi, et la famille n'a jamais cessé de l'habiter.

Mes parents insistaient toujours pour le fameux contrat, et moi, dans ma naïveté et dans mon innocence, je leur disais que le marquis Gondi était bon, affectueux et qu'il ne fallait pas le contrarier, de crainte de le blesser.

Entre temps, mon beau-père avait envoyé à mes parents un vieil ami à lui, le Comte Pippo Covoni (2) pour les convaincre de ne pas insister, parce que c'était l'usage à Florence.

Le Comte Covoni, qui avait déjà marié sa fille Maria à Don Giuseppe Borghese, duc de Poggio Nativo, expliqua que sa fille non plus n'avait pas eu de contrat de mariage.

Ma mère ne voulut rien entendre, eut un accès de rage, et voulait envoyer au diable tous les Gondi! (Ma mère est très colère). Mon père s'effraya et l'enferma dans sa chambre jusqu'au départ du Comte Covoni.

La Marquise Gondi revint supplier de faire le mariage et de compter absolument sur son honneur, sur l'amour immense qu'elle avait pour son Amerigo et pour la femme qu'il avait choisie. Elle insista tellement qu'on reprit les préparatifs du mariage.

Mon père ne voulait pas qu'il fût célébré à l'hôtel, et on commença de visiter de vieux Palais aux escaliers imposants, aux vastes salons où l'on devait réunir tous les parents et les nombreux amis qui arriveraient de Sicile et d'un peu partout pour cette grande occasion.

(2) Le Comte Covoni était marié avec Mlle Gerini, fille du Marquis Gerini et de sa femme Anne-Marie Borghese. Il n'avait eu qu'une fille Maria, ravissante, très fine et distinguée que je voyais tous les jours à la Chapelle du Sacré-Cœur où elle venait entendre la messe avec sa mère. Elle eut deux fils de son mariage avec don Giuseppe Borghese : Marcello et Giangi, ce dernier marié avec Donna Sofia Lanza de Trabia.

On choisit un palais ancien de la Via de Bardi au coin du « Ponte Vecchio ». Mon père le loua pour un mois, fit venir de Palerme tous les domestiques, les livrées de gala, les équipages, et on s'y installa la seconde semaine de Janvier.

Notre cher cousin, le Comte Carlo Pignone del Carretto, arriva de Palerme, avec toute la maison, et vint habiter chez nous. Pignone a beaucoup de goût et mon père l'avait prié de l'aider. Ils firent venir de Sicile de grands paniers de fleurs d'oranger et voulaient tapisser toute la chapelle de « Zagara » (comme on appelle chez nous la fleur d'oranger). On essaya, mais l'odeur en était si forte que nous serions morts asphyxiés. Alors, on s'arrêta aux fleurs d'oranger artificielles. Les tapisiers décorèrent le Palais en une semaine, et le 14 Janvier tout fut prêt.

CHAPITRE IV

*Mon mariage — Mon début dans le monde —
La maladie de mon mari.*

A fair slim boy not made for this world's pain,
With hair of gold thick clustering round his ears,
Like bluest water seen through nests of rain.

(Poèmes)

OSCAR WILDE.

Mes parents donnèrent alors une grande soirée.

S. A. R. la duchesse de Madrid avait promis de venir assister à mon mariage ; elle se trouvait à Vienne et elle télégraphia qu'elle serait là pour la cérémonie religieuse du 16, regrettant de ne pouvoir venir à temps pour la réception.

Et le 14 janvier toute la ville de Florence était chez nous pour l'exposition des cadeaux et pour fêter la jeune fiancée.

J'avais une robe en broché bleu ciel bordée de fourrure et d'un galon d'or, et une traîne qui n'en finissait pas. La couturière « Re Chiantore » de Turin qui, comme je l'ai dit, avait tenu à se charger des quatre robes de cérémonie, avait mis tout son art et tout son goût pour faire de cette robe un véritable succès.

Je n'avais pas encore fait mon début dans le monde. Dès lors, c'était ma première grande toilette. Au commencement, je me sentis très embarrassée surtout à cause de la traîne et je me donnai toutes les peines du monde pour paraître à mon aise. Je dus y réussir car j'eus tant de compliments et tellement de félicitations sur ma petite personne que j'en fus tout à fait confuse, mais très heureuse et très fière pour mon fiancé, qui, lui, était fou de joie, oh ! ses beaux yeux bleus me regardant toujours avec tant d'amour, je les vois encore maintenant !

Le lendemain, ce fut le mariage civil. Avant d'aller au Palais « Vecchio », on s'arrêta au Palais Gondi. Nous devions y trouver ce fameux contrat qui n'avait pu être prêt plus tôt, paraît-il.

L'avocat des Gondi, Morelli, nous en fit la lecture. Je n'écoutai pas un mot, et du reste je n'y aurais rien compris. Je regardais mon fiancé et fus étonné de son expression douloureuse. Je compris par l'air furieux de ma mère qu'on n'était pas content. J'entendis mes parents chuchoter quelque chose ; ma mère rageait, je me mis à trembler de peur.

Enfin, mon père signa, ma mère, sous le regard menaçant de mon père, signa aussi, et moi, pour la dernière fois, je mis ma signature de jeune fille sous celle de mes parents.

Mon père n'avait pas pris d'avocat pour défendre mes intérêts, de sorte que ma famille qui m'adorait signa ma ruine, car ce contrat était rédigé de telle façon qu'il n'avait aucune valeur légale.

En sortant du Palais, nous n'avions qu'à traverser la Via des Gondi pour arriver au « Palazzo Vecchio ».

Ma mère faisait une scène à mon père. Je ne voulais

pas qu'Amerigo en fût troublé et je lui souriais espérant mettre de la joie dans ses yeux si tristes. J'entendis mon père répondre à ma mère que c'était trop tard, qu'il avait fallu signer et que le maire nous attendait.

Le Marquis Gondi n'assista pas à la cérémonie civile, voulant montrer par son absence que cette cérémonie était un abus de l'État, et que seulement le mariage religieux comptait. Mes parents en furent étonnés, mais il paraît que c'était l'usage dans les vieilles familles grand-ducales.

On monta ce long et merveilleux escalier du Vieux Palais, où le Marquis Pietro Torrigiani, maire de Florence, nous attendait.

Et ce fut une formalité lugubre, car ma famille était énervée et moi, inquiète, je regardais les yeux d'Amerigo dans l'espoir d'y voir du bonheur.

Le témoin de mon fiancé fut le Duc de Brindisi, et le mien, le Prince Strozzi.

La soirée de ce jour-là, on la passa simplement en famille.

Je me rappelle un détail qui me frappa : ma mère avait été une surveillante très sévère et jamais une minute, pendant le temps des fiançailles, elle ne m'avait quittée.

Ce soir-là, elle dit à Amerigo : « Vous pouvez rester seuls, vous êtes mariés ».

Mon fiancé me dit en allant dans l'autre salon : « Non, nous ne sommes pas mariés, c'est demain, dans la chapelle, que nous le serons. » Et ce soir-là il fit des efforts, pareils je crois à ceux d'Hercule, pour ne pas m'embrasser, en signe de protestation contre le mariage civil. Ce fut le premier soir que j'allai me coucher sans son doux baiser.

Le lendemain de très bonne heure, la maison était toute bouleversée, car tous les enfants étaient sortis des différents collèges et arrivaient pour la cérémonie.

La modiste « Rinaldini » qui me chapeautait étant jeune fille, arrivait pour épingler mon voile.

Mon père et l'oncle Pignone étaient agités pour je ne sais plus quel détail de cérémonie. L'oncle Pignone, Commandeur dans l'ordre de Malte, tenait beaucoup à l'étiquette.

On attendait l'arrivée de Son Altesse Royale la Duchesse de Madrid, avec les princesses de Bourbon.

Le Père Agostino Da Montefeltro, l'illustre franciscain qui avait soulevé l'enthousiasme de toute l'Italie par ses sermons et pour lequel, pour la première fois, on avait permis les prédications sur les places publiques, les églises ne pouvant plus contenir la foule des fidèles qui voulaient l'entendre, ce saint homme arrivait de son couvent de Siena pour nous marier. Il avait connu Amerigo enfant et était lié à la famille Gondi par une vieille amitié. Tous les invités étaient heureux de cette surprise qu'on leur avait préparée.

Pendant que mon père était dans ma chambre et me regardait, tout fier de me voir si jolie dans ma simple toilette de satin blanc (il avait une prédilection pour moi), l'oncle Pignone vint l'appeler. C'était le concierge qui avait signalé l'arrivée de « Madame ».

Mes parents voulurent recevoir Son Altesse Royale avec tous les honneurs souverains et mon père descendit l'escalier pour aller à sa rencontre, suivi des torches allumées.

Quand « Madame » fut arrivée dans l'antichambre, ma mère était là, l'attendant, et alors mon père revint

chez moi pour me donner son bras et me conduire à l'autel.

La chapelle était placée au fond du dernier salon. Le cortège se forma à la sortie de ma chambre.

Des deux côtés de nos prie-Dieu en brocart rouge étaient placés deux grands cierges allumés et des vases avec des lis.

Le père Agostino fit son entrée et j'entendis le chuchotement d'admiration et de curiosité que déjà, par son apparition, il produisait dans le public.

Sa parole apportait un tel enthousiasme dans la foule que plusieurs fois déjà la police avait dû intervenir. On attendait avec impatience le moment solennel où il parlerait aux mariés, et jamais sermon de mariage ne fut tant désiré.

Enfin, le père Agostino nous donna les bagues bénites, gravit de nouveau les marches de l'autel et se tourna vers le public. Ce fut un moment solennel, impressionnant ; le silence se fit soudain et complet, et il commença à parler.

Lorsqu'il s'adressait à mon époux, il l'appelait « Amerigo » et le tutoyait ; lorsqu'il s'adressait à moi, il me disait « Duchesse ».

Le sermon fut magnifique et l'on comprenait que ce public plus ou moins frivole et mondain était suspendu à ses lèvres, était ému et aurait voulu applaudir.

Je me rappelle surtout une phrase qu'il prononça : « Amerigo, Duchesse, ne croyez pas que dans la vie on trouve le bonheur, même lorsqu'on est si jeune (1) et lorsqu'on s'aime comme vous vous aimez. La vie est

(1) A nous deux, nous avions 40 ans.

dure, elle est difficile, il faut savoir la supporter ; un jour ce sera toi, Amerigo, qui céderas, un jour ce sera vous, Duchesse, et alors votre vie sera plus douce et facile. »

Je crois que tout le monde aurait désiré que le sermon fût plus long (ce qui ne se produit jamais dans les mariages) tellement ce public en était satisfait ; mais il fut court, simple et sublime.

Vint le moment de la sainte communion et Amerigo et moi, nous communîâmes de la main de ce Saint franciscain qui nous avait unis. La ferveur ardente que je ressentis au moment où la sainte hostie descendit dans mon cœur me donna une émotion tout aussi profonde que ce jour du 25 Mai, fête de Saint Zanobi, où, pour la première fois, je m'étais approchée de la sainte Eucharistie, et même à ce moment, j'en fis la comparaison et fus heureuse de constater que ma religion et ma foi étaient toujours aussi vivantes.

Dans ce moment de bonheur suprême où nos deux têtes étaient inclinées dans un recueillement pareil, je fis à Dieu le don de ma santé reconquise et de ma jeunesse pour la santé et la jeunesse de mon mari, et j'eus foi dans le miracle. Dieu aurait guéri Amerigo !

Le cortège se forma encore une fois et, au bras de mon époux, je traversai tous les salons pour arriver dans la salle à manger.

Mon père vint m'appeler pour le photographe ; on fit un groupe de moi avec Amerigo, et mon père en voulut un autre de lui avec moi, mon bras dans le sien, dans la même pose que l'autre.

Tout le monde nous félicita. On n'avait pas souvenir d'une mariée aussi jeune qui ressemblait plutôt à une

première communiant et je fus toute étourdie de joie et d'émotion.

Je me rappelle que la Comtesse Josie della Gherardesca qui m'aimait beaucoup, vint vers moi pour m'embrasser, et, approchant de moi sa flûte de champagne, la versa toute entière sur ma robe de mariée. On dit que cela portait bonheur et l'on sourit.

A deux heures, le train partait pour Viareggio. Seuls mes parents nous accompagnèrent à la gare. Ma mère ne sachant plus quoi me donner (on m'avait fait des cadeaux splendides) enleva la longue chaîne d'or qu'elle portait autour de son cou avec une petite montre et la passa au mien ! J'étais gaie et contente.

Mais au moment où le train se mit en marche, les yeux de mon père se remplirent de larmes et ma mère éclata en sanglots ; Amerigo m'embrassa affectueusement et tâcha de me consoler d'une séparation aussi douloureuse.

Je me sentis gênée de me trouver pour la première fois seule avec un homme, quoique cet homme fût mon mari et l'être le plus exquis, le plus doux, le meilleur qui fût jamais sur terre.

Oh ! Amerigo, si tu n'avais été si profondément chrétien, j'aurais pu voir en toi un de ces dieux grecs dont mon enfance avait été bercée ! Tu en avais toute la beauté extérieure. Mais la beauté de ton âme, celle-là, Dieu seul a pu t'en donner la grandeur.

Vers cinq heures, nous arrivâmes à Viareggio. On nous avait préparé tout le premier étage de « Paris-Soleil » qui était alors le meilleur hôtel.

Amerigo fut heureux de m'avoir pour lui seul dans ce Viareggio qu'il avait tant aimé depuis le jour où il

m'y avait rencontrée pour la première fois, et il avait choisi cet endroit pour notre lune de miel (1).

Je n'avais aucune idée de ce qu'était le mariage. Je sentais vaguement que j'aurais des surprises, mais, dans mon âme si pure de jeune fille, chaque fois que la curiosité m'aiguillait le désir de savoir, vite je me reprenais et pensais à autre chose de peur de commettre un péché. Aussi, je fus complètement bouleversée par « la surprise » et il fallut tout l'amour, la bonté, la patience et l'immense tendresse de mon adoré Amerigo pour réussir à me calmer. Et je me dis que c'était heureux que je fusse si ignorante, car, à ce moment-là, si j'avais « su », jamais je ne me serais mariée, et Amerigo en serait mort de chagrin...

Je me rappelle que, dans cette nuit de noces, je me mis à réfléchir beaucoup, et je me disais avec horreur : « Mais alors, quand on parle de femmes qui ont des amants, c'est ainsi que cela se passe ! » Et je pensais surtout à une dame, une des meilleures amies de ma mère et pour laquelle j'avais eu un culte, parce qu'elle était très belle. J'avais surpris certaines conversations et j'avais su qu'elle avait une histoire d'amour. Et le Monsieur, je le connaissais aussi, il était un des amis de la maison, un « habitué » (2). J'eus la vision nette de ces deux êtres s'aimant et je fus profondément choquée.

Au bout de deux jours, pendant que nous déjeunions dans notre salon, près de la cheminée, la porte s'ouvrit,

(1) Chaque fois que nous allions ensemble à Viareggio, nous nous arrêtons à Pise et nous prenions un landau parce qu'Amerigo voulait jouir plus longtemps de la promenade dans cette belle forêt de Migliarino qui, de Pise, va jusqu'à Viareggio.

(2) Ce Monsieur a joué depuis un très grand rôle dans ma vie, et c'est assez curieux que j'aie pensé à lui pendant ma nuit de noces.

et, oh, surprise ! mon père entra avec l'oncle Pignone !

Je courus à lui, et me suspendis à son cou. Nos deux hôtes improvisés s'assirent à notre table, et ce fut un débordement de joie ! Je me rappelle que je ne voulais pas que mon père s'aperçût de tout mon bonheur, de crainte qu'il pût s'attrister à l'idée que je pouvais être heureuse loin de lui, loin de la maison, et en même temps je ne voulais pas qu'Amerigo pût croire que je regrettais trop ma famille. Et alors, je regardais ses beaux yeux bleus, je regardais les grands yeux noirs de mon père et je les voulais tous également heureux (1).

Mon père et l'oncle Pignone ne voulurent pas rester jusqu'au soir. Ils dirent qu'ils ne voulaient pas être indiscrets, qu'ils l'avaient déjà été assez en arrivant si tôt, mais mon père ne pouvait plus se contenir, il voulait me voir « mariée. »

Nous eûmes tout un mois de bonheur parfait à Viareggio. Pendant ce séjour, mon mari voulut m'emmener pour quelques jours à Nervi où il avait déjà passé plusieurs hivers à cause du climat très doux de cet endroit, et il voulait me montrer cette petite ville pittoresque, me présenter à ses amis de l'hôtel « Eden ». Tout ce monde fut charmant pour moi, et je me rappelle l'impression que j'éprouvai lorsque je fus présentée à Donna Bice d'Adda, la grande beauté de Milan. Elle était superbe. Ce jour-là, elle ne portait pas de chapeau et avait enveloppé sa belle tête dans un voile de dentelle noire.

On rentra à Viareggio et il fallut partir pour Florence.

(1) C'est une caractéristique de ma nature de ne vouloir faire de peine à personne, et de tâcher de rendre heureux ceux que j'aime. Je voudrais toujours donner du bonheur et donner tout ce que j'ai.

Mon mari retardait toujours ce départ, voulant rester seul avec moi et peut-être un secret pressentiment l'avertissait que notre vie au Palais des Gondi n'allait pas continuer aussi paisible et heureuse qu'à l'hôtel « Paris-Soleil. »

Enfin, le jour du départ arriva et nous nous installâmes dans leur Palais historique.

Mes beaux-parents me comblèrent de bontés et de cadeaux. Mon beau-père surtout me manifestait la plus grande tendresse.

Lorsque nous avions pris le café et allions passer au salon, il me disait de rester seule avec lui, et ensemble nous nous attardions à table. Ses yeux en me parlant se remplissaient de larmes. Il me disait les paroles les plus douces et les plus affectueuses, et il avait réussi à gagner complètement mon cœur et toute ma confiance.

Je ne connaissais pas son caractère, j'avais vaguement entendu chuchoter sur son compte des réflexions désobligeantes (ma belle-mère et mon mari ne m'en parlaient jamais) ; mais déjà alors je ne voulais pas écouter les médisances et je m'imaginais toujours que c'étaient des calomnies. Et tous les jours je m'attachais à lui de plus en plus.

J'étais encore très délicate après cette terrible maladie, et souvent, ne me sentant pas la force de monter ce long escalier aux marches très hautes selon le style du XV^e siècle, je me faisais transporter sur une chaise à porteurs de velours rouge qui était dans la loge du concierge à cet usage.

Mon beau-père, lorsque par hasard il se trouvait dans la cour, m'accompagnait tout en parlant et riant avec moi.

Notre arrivée à Florence fut tout de suite connue par



*La Cour du Palais des Gondi
par Giuliano de Sangallo (1490)*

tous nos amis et toute la société commença à donner des dîners et des fêtes en notre honneur. Je fis alors mon début dans le monde.

Mon premier dîner fut chez la Comtesse de Perchenstein (1). Ma mère avait aussi été invitée pour qu'elle pût assister à ma première sortie, et la Comtesse de Perchenstein, en souriant, la plaça à sa gauche pour me faire asseoir à sa droite, le dîner étant donné pour moi ; elle comprenait en outre que ma mère n'en serait que plus flattée, en voyant que tous les honneurs étaient pour moi.

En face de la maîtresse de la maison était la Princesse d'Ottajano (née Tricase de Muliterno, dame de Palais de la Reine Marguerite). Auprès de moi, le Duc de Dino (Talleyrand-Périgord) et puis encore une vingtaine de personnes.

J'avais une ravissante robe blanche avec une haute ceinture en satin rose, et, dans mes cheveux blonds aux reflets roux, était fixé un gros diamant en forme de poire qui descendait au milieu de mon front.

Au moment du champagne, le Duc de Dino se leva, son verre à la main droite et commença un discours des plus flatteurs pour une des invitées de cet élégant dîner. Tous les yeux étaient fixés sur moi et tous me souriaient. Je me sentis horriblement embarrassée ; d'abord, sincèrement, ne le croyant pas et ensuite par modestie ne voulant pas m'attribuer toutes ces belles phrases, je continuai à ne pas broncher. On me faisait signe de remercier. Alors le Duc dit : « Ce grand diamant qui brille avec tant d'éclat au milieu de son front n'est rien en

(1) Plus tard elle se remaria avec M. Armand Nisard, Ambassadeur de France auprès du Vatican.

comparaison de l'éclat de ses beaux yeux bleus. » Seule parmi les invitées j'avais un diamant au front ; dès lors je ne pouvais plus faire semblant de ne pas comprendre et je le remerciai en approchant mon verre du sien et je lui demandai de me donner la copie de ce toast pour que je puisse le garder comme un exquis souvenir de mon entrée dans le monde.

Et les dîners et les fêtes se suivirent sans interruption. J'eus un très beau bal chez le Marquis et la Marquise de Montagliari et ce fut là que j'eus l'honneur d'être présentée à Son Altesse Royale le Duc d'Aoste.

Tous mes amis se rappellent ce bal, la robe que je portais et le grand succès que j'y remportai. J'en étais heureuse pour mon mari. Je voyais toujours son doux regard dirigé vers moi, sa joie et sa satisfaction.

Puis, ce fut chez la Comtesse Vera de Talleyrand, sœur de la Comtesse Perchenstein, chez Madame Fischer (mère de la Comtesse d'Aramon et de la Comtesse Josiella Gherardesca), chez la Marquise Flori de Serramezzana, chez la Baronne d'Hoogworst, chez Mme Basilewsky, chez la Comtesse Bonasi, chez le Comte et la Comtesse Berto della Gherardesca, chez le Comte et la Comtesse Canevaro, chez Mme Van Schaick, chez le Marquis et la Marquise Torrigiani, dans leur beau Palais de la Piazza des Mozzi.

La Marquise Torrigiani mère, née des Marquis Paolucci, recevait dans l'intimité tous les dimanches soirs. A ce moment-là, toute la famille habitait le Palais, et les dimanches soirs, ils se réunissaient chez la vieille dame.

Une fois, à une grande fête, on nous fit la surprise de nous faire entendre le célèbre chanteur comique « Maldacea » qui nous fit mourir de rire. Je ne l'oublierai

jamais. La vieille Marquise Torrigiani souriait toujours en me voyant. Ma grande jeunesse l'amusait. Elle est restée pour moi le souvenir d'une époque passée, une époque d'élégance et de noblesse. Et S. A. R. le Duc d'Aoste était de toutes ces fêtes.

Vinrent les courses au galop aux « Cascine », et toute l'Italie arrivait à cette occasion qui était le « clou » de la saison florentine, dans ce beau printemps de Florence, chanté par les poètes, illustré par les grands peintres de la Renaissance.

Le mois de Juin arriva et nous partîmes pour Viareggio pour rejoindre ma famille dans le « Villino » au bord de la mer.

Ma mère nous donna tout le second étage pour nous.

Jusqu'alors, ma vie de jeune femme n'avait été que joie et bonheur, et même la santé de mon mari avait été excellente. Je croyais au miracle obtenu !

Le Marquis Eugène Gondi se disait catholique fervent, mais il pratiquait une religion interprétée à sa façon. Il avait dit à quelqu'un de la famille qui me l'avait répété, que nous étions trop heureux, que le bonheur ne devait pas être de ce monde et qu'il se serait chargé de nous l'enlever. Il s'était préparé à cette sublime résolution avec une de ces ruses, dont le grand Machiavel lui-même n'aurait pas été capable. Il avait gagné toute ma confiance, toute ma tendresse, et il l'avait peut-être fait pour que le coup ainsi préparé fût plus inattendu et plus cruel pour nous.

Un jour, je vis mon mari complètement bouleversé. Il avait changé d'expression et son visage s'était creusé subitement. Effrayée, je lui demandai ce qu'il avait. J'eus peur de lui avoir fait de la peine sans le vouloir. Il m'embrassa tristement, affectueusement, et, de ce côté-

là, je fus pleinement rassurée. Son père lui avait écrit une lettre épouvantable, cruelle, monstrueuse, par laquelle il nous mettait à la porte du Palais.

Ma belle-mère l'avait deviné, et tout de suite elle avait pris le train pour nous rejoindre.

Elle m'expliqua que son mari avait toujours été jaloux de ce fils, d'abord pour ses brillantes études, ensuite pour ses succès, pour l'estime que tout le monde lui témoignait, et il l'était surtout maintenant de son bonheur et parce que moi j'étais si belle et si jeune.

Et c'était la vérité, mais il voulait déguiser ce sentiment honteux et avilissant sous une sorte d'hypocrisie religieuse abominable.

Le bonheur n'est pas de ce monde, mais du ciel, disait-il à son fils dans cette lettre. Il lui parlait comme s'il avait été le Père Éternel qui devait avoir le soin de nos âmes devenues païennes par trop de joie et trop d'amour (1).

Il commença une de ces persécutions pareilles à celles des empereurs romains vis-à-vis des premiers chrétiens.

Une seconde lettre arriva, pareille à la première, dans un style de sermon. Des lettres encore suivirent où toute la monstruosité de son âme tâchait toujours de se cacher sous des phrases de l'Évangile mal interprété et faussé dans son texte.

Toute la famille se réunit ; on chargea des amis de lui parler, de lui faire comprendre l'erreur et l'horreur d'une pareille résolution, mais tout fut inutile ; il ne pouvait pas se tromper, il était le représentant de Dieu et son envoyé sur terre.

(1) Ces lettres ont été publiées dans un récent procès que je suis en train de faire à ma belle-famille.

Ne pouvant rien me reprocher, il disait que je me servais d'hommes baptisés pour me faire monter sur la chaise à porteurs comme au temps des esclaves, et que j'implantais des usages païens dans une maison chrétienne. Et cette chaise en velours rouge, lui-même m'avait dit qu'elle se trouvait dans la loge du concierge à cet usage ; et que de fois il m'avait accompagnée en riant et en me parlant affectueusement tout le long de cet escalier, en me disant de ne pas me fatiguer, et m'expliquant que, dans un Palais si classique, on ne pouvait installer un ascenseur. (Mais il y en a au Vatican.)

Impossible de lui faire entendre raison.

Ma belle-mère me pria de lui écrire une lettre en promettant de monter à pied ce fameux escalier, puisque c'était le seul reproche qu'il me faisait (mon mari ne voulait pas que j'écrive), me disant de le faire comme un acte d'humilité dont Dieu m'aurait certes récompensée et de l'offrir comme sacrifice pour la paix.

Je le fis avec tout mon cœur. Ma belle-mère commençait à espérer, mais mon mari n'espérait pas...

Une autre lettre arriva, cette fois adressée à moi. Rien ne pouvait faire changer sa résolution ; Dieu et lui étaient seuls infailibles. Cette lettre exaltée et tout à fait diabolique était un exemple de folie parfaite causée par cette immense jalousie. Il n'y avait qu'à se résigner devant la volonté de Dieu, c'est-à-dire de mon beau-père Eugène Gondì, égal à Dieu.

Si, à ce moment-là, le dégoût d'une religion si mal interprétée et si monstrueusement démontrée ne me fit pas complètement perdre la mienne, je dois en remercier mon adoré Amerigo qui, par la beauté de son âme, la noblesse de son cœur, la bonté de ses sentiments, me

donnait la preuve vivante d'une religion autrement pratiquée.

Je me demande comment un tel père put engendrer un fils tout de beauté et de bonté !

Et alors la Marquise Gondi dit qu'elle se séparerait de son mari pour venir vivre avec nous, ce qui aurait été, dans ces anciennes familles cléricales, un grand scandale. Mais elle était résolue à le faire, et, puisque mon mari aimait Viareggio, elle nous aurait acheté une maison dans cette ville. Elle fut même en pourparlers avec le Baron Ruggieri pour acquérir la sienne qui était la plus jolie de toutes.

Au mois d'octobre, nous partîmes pour Palerme avec ma famille. On s'arrêta à Rome à l'hôtel du Quirinal qui était le meilleur à cette époque.

A sept heures du matin, je me levai pour aller voir la chère Mère Marguerite Mc Lean qui, de Florence, était passée à la « Trinité du Mont », et je lui recommandai de prier pour moi, parce que j'avais tant de chagrin.

Nous fîmes ensuite une visite au Prince et la Princesse Aldobrandini, qui était la cousine germaine de mon mari.

Et l'après-midi, on continua sur Naples.

La mer était assez agitée, et ma mère voulait aller par la Calabre. Déjà, toute la famille était installée dans la fameuse grande cabine, et ma mère prétendait toujours qu'elle voulait aller par la voie de terre. Alors, je lui dis timidement : « Si tu as peur, Amerigo peut t'accompagner. » Mais, à peine eus-je fait cette offre généreuse, je me mis à pleurer. Jamais depuis mon mariage je n'avais quitté mon mari, même pas pour un jour. Ma mère alors se mit à rire et n'accepta pas mon sacrifice. Je fus contente, et lui aussi.

En ouvrant mon sac de voyage pour ma toilette de nuit, je m'aperçus que mon miroir à main était brisé ; j'en fus terrorisée (1).

On atteignit tant bien que mal la Sicile, et Amerigo fut enthousiasmé de la beauté merveilleuse de notre ciel et de toute cette belle nature sicilienne si riche et si variée !

On nous donna des fêtes sans fin, chaque famille voulait être la première à nous recevoir, et Amerigo tout de suite se fit aimer de tout le monde.

Je me rappelle une soirée au Palais Torremuzza où la Princesse Antoinette, née de La Trémoille, recevait toute l'élite de la Société palermitaine et les Français de passage. Au milieu de son grand salon, il y avait un énorme pouf en tapisserie ayant la forme de quatre T : Trémoille, Talmon et Tarente (ces trois derniers étaient des titres de la maison de la Trémoille).

Et puis des dîners chez les Trabia, chez les Mazzarino, les Whitaker, les Florio, chez l'oncle et la tante Alliata de Pietratagliata, etc...

Pendant l'hiver, mon père voulut qu'Amerigo l'accompagnât à Villarosà. Il voulait lui montrer nos mines de soufre qui sont célèbres et nos propriétés de là-bas.

On l'accueillit comme un roi et on le fêta avec tout l'enthousiasme que notre peuple a encore maintenant pour son seigneur féodal.

Il revint après deux jours, très satisfait de son petit voyage et heureux de me revoir. De Villarosà, il m'avait envoyé plusieurs télégrammes (2).

(1) En Sicile, parmi les plus fortes superstitions, il y a celle du miroir brisé.

(2) Amerigo et moi, nous ne nous sommes jamais quittés. Aussi je ne possède pas une seule lettre de lui, je n'ai que des vers qu'il a écrits pour moi.

La santé d'Amerigo qui avait été excellente pendant les premiers mois de notre mariage ne m'avait pas encore donné de véritable inquiétude, mais depuis les événements de l'été, et à partir du jour où il reçut la première lettre de son père, l'expression de ses yeux s'était encore attristée et le rose de ses pommettes s'était accentué.

Il était toujours très beau, et ce changement le rendait même plus intéressant.

Moi, je le scrutais de mes yeux.

Pendant mes fiançailles, j'avais acquis des connaissances médicales assez sérieuses sur les maladies des poumons. J'avais lu, dans tous les livres que je choisisais à cette intention, les diverses manifestations et les progrès de ce mal. Les héros des romans que j'avais lus mouraient toujours en automne, à la tombée des feuilles (1).

Nous étions alors au mois de janvier, et nous venions de fêter le premier anniversaire de notre mariage.

Un soir Amerigo, en rentrant du club avec mon père, avait une expression très sérieuse, et lorsqu'il m'embrassa je sentis dans son baiser une angoisse profonde. Il voulait se coucher et nous nous retirâmes dans notre appartement tout de suite après le dîner.

Je me sentais toute troublée. Je ne voulais pas le lui montrer et je ne savais à quoi attribuer son malaise. Était-ce quelque nouvelle perfidie de son père, ou bien, ce qui aurait été le pis de tout, une nouvelle apparition de sa maladie, un symptôme qui se manifestait ?

Oh ! qu'il était préoccupé ! et comme je voyais qu'il faisait des efforts pour ne pas le laisser paraître ! Et

(1) Depuis toujours, en automne, la chute des feuilles me fait penser à la mort et m'attriste profondément, quoique, comme beauté et coloris, je le préfère de beaucoup au printemps.

mes yeux le dévisageaient plus que jamais pour le deviner.

Je m'approchais de lui pour l'embrasser, je voulais appuyer ma tête sur la sienne pour éloigner ses tristes pensées, mais Amerigo, très affectueusement, tâchait de m'éloigner de lui.

Je finis par m'endormir, mais j'eus des rêves de mort !

Vers le matin, je suis réveillée par un petit bruit étrange, et, que vois-je ? mon Amerigo penché sur une cuvette pleine de sang ! C'était une crise d'hémoptysie ! Et il continuait, cela n'en finissait pas. Je crus mourir de frayeur. Je pris tout mon courage et voulus l'aider ; mais mon cher, doux et malheureux mari m'écartait tendrement, craignant qu'une de ces gouttes de sang ne me touchât.

Il m'avoua que la veille, pendant qu'il se trouvait au club, il avait senti un certain malaise, était sorti dans la rue pour prendre l'air et avait eu un premier grand vomissement de sang. Il avait essayé de me le cacher dans l'espoir que cela ne recommencerait pas, mais désormais, il était forcé de me le dire !

L'année de bonheur qu'Amerigo m'avait donnée venait d'être scellée dans cette même chambre où, jeune fille, j'avais vécu insouciant et heureuse, où jeune fiancée, j'avais tant étudié cette maladie, tout en rêvant et songeant à mon fiancé lointain que j'aimais.

Mes parents furent stupéfaits à cette nouvelle, je les crus pétrifiés de douleur, et le médecin de la maison arriva tout de suite : le docteur Arico. Il ausculta mon cher et bien-aimé époux. Sa tête s'appuya et resta longtemps arrêtée sur cette poitrine brisée et sur ce cœur qui ne battait que pour moi.

Et, dans la chambre, un silence profond, une attente pire que la mort!

Quand le médecin se retourna vers nous, je compris dans ses yeux que tout espoir était fini!

On soigna mon mari le mieux possible. Hélas! l'art n'a pas encore trouvé de remèdes pour guérir ce mal. Et moi, je lui donnai tout mon amour, mais rien ne put le guérir.

Sa mère arriva et s'installa chez nous. Elle et moi au chevet du lit de notre cher malade et à nous deux nous ne l'avons jamais quitté, ni le jour ni la nuit.

La chambre, je l'ai déjà décrite, était très grande, donnant sur un balcon à terrasse, d'où la vue s'étendait sur un immense jardin, et, tout au fond, la mer. Cette fenêtre était toujours ouverte pour lui donner de l'air. Il avait des étouffements terribles et souffrait le martyre sans jamais se plaindre. Je comprenais que son unique pensée, son unique souci c'était moi, moi qu'il savait devoir quitter bientôt et pour toujours.

Ce fut une maladie longue et cruelle qu'on ne peut pas décrire, car la douleur morale était encore de beaucoup supérieure à la douleur physique, et lorsqu'il tousait, j'avais l'impression que c'était son malheureux cœur qui éclatait.

Un jour, mes parents appelèrent la Marquise Gondi et lui parlèrent très franchement. Le médecin avait dit que son fils était condamné. Mes parents lui recommandèrent de penser à moi qui, non seulement, étais si malheureuse dans mon amour, mais qui n'avais aucune garantie pour l'avenir, étant donné que le contrat de mariage était absolument nul.

C'était ma belle-mère qui avait pris toutes les responsabilités de mon mariage et de mes intérêts.

Cette pauvre mère, qui voyait mourir son fils adoré et préféré eut un accès de désespoir, mais, femme très courageuse et chrétienne dans le vrai sens du mot, elle s'enferma quelques instants dans la chambre à côté de son fils mourant, écrivit quelques pages, puis alla chez mes parents et leur apporta une enveloppe fermée où elle avait écrit en travers du côté cacheté : « Remis de mes propres mains dans celles de la Duchesse de Villarosa » et sa signature « Ninetta Gondi ». Dans cette enveloppe était son testament pour moi, dit-elle à ma mère, et, en cas de mort de son fils, mon avenir était assuré.

Tous les nombreux amis de la famille passaient les journées entières à l'Olivuzza. Quelquefois ma mère venait m'appeler pour un ami ou un parent qui insistait pour me voir. Mais jamais une minute je ne quittai mon cher malade (1) et je fermais la porte à clef.

On avait mis mon lit dans un coin de notre chambre, et ma belle-mère passait les nuits sur une chaise longue.

Au moindre bruit, je me réveillais, et, à nous deux, nous lui donnions les soins nécessaires.

La femme de chambre était dans la pièce à côté.

Nous restâmes à Palerme jusqu'au mois d'Avril, ma belle-mère et moi disputant à la mort cet être de bonté que nous chérissions de toute notre âme.

Vers la fin de ce mois, le médecin dit que l'été à Palerme serait trop chaud et on commença à se demander comment faire pour transporter mon mari dans cet état désolant jusqu'en Toscane.

Amerigo voulait aller à Viareggio, ce Viareggio qu'il aimait plus que tout!

(1) C'est l'habitude chez nous que, lorsque quelqu'un est malade, les amis viennent passer les journées entières dans sa maison.

Les Florio vinrent à notre aide et mirent à notre disposition un bateau qui nous laisserait à Livourne.

Et, avec toutes sortes de difficultés, on arriva à s'installer dans ce bateau, où il n'y avait que ma belle-mère, mon mari, moi et ma femme de chambre « Barberina » qui m'avait vue naître.

Ma mère s'était fait jurer par ma belle-mère qu'elle passerait toutes les nuits dans la chambre de mon mari ou dans une chambre communiquant, la porte ouverte, et que moi, jamais, pour aucune raison, je n'irais dans la chambre du malade pendant la nuit, et que, seulement à cette condition, elle me laisserait partir. Si elle n'avait pas cette promesse, dût-elle même causer un scandale, elle me forcerait à rester à Palerme.

La pauvre Marquise Gondi promit tout ce que ma mère voulut, et nous partîmes. La traversée fut assez bonne. On arriva à Livourne dans la journée du surlendemain, et, de là, après une heure de chemin de fer, on atteignit Viareggio où l'on descendit à l'hôtel de « Paris-Soleil ». On nous donna de nouveau tout le premier étage comme au jour de notre mariage.

A l'hôtel, comprenant de quelle maladie il s'agissait, on commença à nous créer des difficultés, et on en vint même à nous prier de partir. Les Gondi avaient des Palais, des villas, et mon pauvre mari se mourait dans une chambre d'hôtel d'où on voulait l'expulser. Mais mon beau-père ne nous offrit pas de nous abriter !

Alors, la Marquise Gondi écrivit au Marquis Pietro Torrigiani (celui qui, maire de Florence, nous avait mariés) lui exposant tout ce qui s'était passé dans notre famille et le pria de supplier son mari de nous permettre d'aller à la villa de « Grignano. »

Non par pitié, parce que cet être ne connaissait pas

la pitié, mais par orgueil vis-à-vis de cet ami qui fut le meilleur des pères, le Marquis Gondi, par cet intermédiaire, nous permit d'aller à Grignano, la villa située au pied de Vallombrosa !

Oh ! tous les souvenirs de nos fiançailles, ces premiers mots d'amour, toute cette belle et chaste idylle, s'étaient écoulés dans ce Vallombrosa qu'on voyait si nettement dans cette belle journée claire et transparente du mois de Mai.

Le médecin du village, le docteur Palagi vint voir mon mari. Il le connaissait depuis son enfance, l'avait suivi dans toutes ses maladies et avait pour lui la plus grande affection. Il nous donna un vague et lointain espoir.

L'été était venu, et ma famille était arrivée à Florence pour faire sortir des collèges tous les enfants pour leurs vacances.

Mes parents vinrent tout de suite nous voir à « Grignano » et constatèrent une amélioration dans l'état de santé de mon cher malade. Ils s'installèrent à Vallombrosa.

Tous les samedis matin, Amerigo se pesait et augmentait de poids considérablement ; tout de suite après, je partais à Vallombrosa avec mon beau-frère Guido. Nous allions avec une petite charrette qu'il conduisait lui-même. Nous déjeunions avec les miens, et le soir nous redescendions à Grignano.

Je parlais à mon mari de tous ceux que j'avais vus, il s'amusait à m'entendre bavarder, et il me souriait en me regardant de ses yeux si beaux, si tristes, et si pleins d'amour.

Je commençais à espérer de l'arracher à la mort.

Le fameux docteur Baldwin venait parfois de Flo-

rence pour le visiter. En lui j'avais une confiance aveugle. Et, vers le commencement de Novembre, le docteur Baldwin me dit : « Aujourd'hui, je pourrais presque vous assurer que la cicatrice est fermée, je pourrais croire à une guérison, mais il faut faire très attention, prenez garde à un rhume, un rhume peut dégénérer en bronchite, une bronchite en pneumonie, et si, Dieu nous en garde ! il attrape une pneumonie, inutile de m'appeler, car alors il est perdu. »

Oh non ! il n'attrapera pas une pneumonie ! je serai toujours là pour le veiller !

Ma famille, depuis le mois de Septembre, avait quitté Vallombrosa et s'était installée à Florence à l'hôtel du Nord, où j'allais passer avec eux toute la journée du samedi.

CHAPITRE V

La mort de mon mari — Mes deux premières années de veuvage.

Novembre approche et c'est le mois béni
Où tous les morts ont des fleurs sur leur pierre
Et moi je porte à mon rêve infini
Ma prière.

Pendant l'été, il avait été idéal de se promener dans les vastes pièces de cette villa de Grignano, où tous les grands portraits des Gondi de France et de Florence formaient une véritable galerie de tableaux. Moi, toujours si passionnée pour l'histoire, j'en évoquais des épisodes excessivement intéressants. Tous ces ducs de Retz, ce Charles de Gondi, duc de Retz, Maréchal de France, qui avait épousé une Antoinette d'Orléans et que l'Église a béatifié, ce fameux cardinal de Retz, Jean-François-Paul de Gondi, qui avait eu Saint Vincent-de-Paul comme précepteur, et qui avait été le héros de la Fronde, et d'autres encore, et très illustres. Et puis, ceux de Florence, dans leurs costumes rouges, « Le Lucco » des Gonfaloniers florentins. Oh ! comme tout cela m'intéressait !

Dans l'antichambre, il y avait, tout autour, ces mêmes portraits d'ancêtres dans des gravures anciennes plutôt petites, disposées l'une à côté de l'autre. Et, je les regar-

dais et les étudiais, m'arrêtant aux noms les plus beaux, et dans l'espoir de pouvoir peut-être un jour les donner à porter à des enfants de moi et de mon époux adoré.

L'appartement de mon mari était à gauche de l'anti-chambre et, auprès de lui, sa mère ; le mien était à droite, et ma chambre communiquait avec celle de ma fidèle et vieille Barberina. Elle avait toujours sa porte ouverte sur la mienne et avait été chargée par ma mère d'exercer sur moi une tacite surveillance...

Mais l'hiver commençait sombre et pluvieux, les journées devenaient courtes.

Le samedi matin, 15 novembre, Amerigo avait une mine superbe. Il s'était pesé comme d'habitude ; c'était son vieil ami le garde-chasse Lazzaro qui l'accompagnait dans la fameuse cave de Grignano (1), où avait lieu chaque semaine cette petite cérémonie. Lazzaro courut vers moi tout joyeux pour me dire que Monsieur le Marquis avait augmenté de trois kilos.

Oh, comme je fus heureuse ! Je montai toute gaie dans la voiture qui devait me conduire à la gare. Amerigo s'approcha de moi et me pria de passer la nuit à l'hôtel auprès de ma mère, ne voulant pas que je rentre vers six heures dans l'obscurité, à travers la campagne (2).

Je ne voulais rien entendre, je ne l'avais jamais quitté un seul jour depuis ce court voyage à Villarosa ; mais il insistait tellement en me disant que je lui ferais un grand chagrin si je refusais, que je finis par lui promettre de rentrer le lendemain matin.

(1) Les caves de Grignano sont célèbres et leurs crus des plus réputés dans la Toscane.

(2) De la gare à la villa, il y avait une demi-heure de montée en voiture.

Je partis pour Florence, sûre de sa guérison et souhaitant que tout le monde me demandât de ses nouvelles pour répondre qu'il était guéri. Ma mère en fut ravie et tous mes amis me félicitèrent.

Ma mère m'avait préparé un lit dans sa chambre, et, vers dix heures, nous allâmes nous coucher toutes les deux. J'étais très fatiguée et m'endormis tout de suite.

Vers minuit, je me réveillai en sursaut et toute en larmes. J'avais rêvé qu'Amerigo avait attrapé froid dans la cave, qu'il s'était couché avec 40° de fièvre, qu'il avait le délire et qu'il m'appelait.

Je voulais partir la nuit même pour aller le rejoindre, et ma mère eut toutes les peines du monde à me calmer et à me faire comprendre qu'Amerigo n'aurait jamais permis que j'entreprisse ce voyage pendant la nuit, puisqu'il ne voulait pas que je le fisse à six heures du soir. Mais elle fut effrayée de mon rêve, étant elle-même très superstitieuse, comme tous les Siciliens.

Je ne pus me rendormir et attendis avec impatience le matin pour partir.

Je pris le premier train et après une bonne demi-heure j'étais à Pontassieve où le Régisseur m'attendait dans la voiture pour monter la colline. Je ne lui demandai pas de nouvelles de mon mari parce que j'avais peur de les demander, et nous fîmes cette longue route en silence.

A un tournant de la route, la villa se montrait toute entière en façade et puis, à un second tournant, on pouvait même reconnaître les personnes à la fenêtre. Amerigo m'attendait toujours derrière les vitres du salon, près de sa chambre à coucher.

Préoccupée comme je l'étais, je me trompai de tournant, et arrivée au premier, je hurlai toute ahurie au Régisseur : « Mais Monsieur le Marquis n'est pas à sa

fenêtre, il doit être malade ». Le Régisseur, très sérieusement, me répondit : « Mais, Madame la Marquise, de ce premier tournant on ne peut pas voir s'il y a du monde à la fenêtre.

On arriva au second, et cette fois il n'y avait plus de doute, Amerigo n'était pas à la fenêtre!

Je me mis à pleurer et le Régisseur me regarda très tristement sans prononcer un mot.

On arriva jusque dans l'écurie de la villa. Je sautai à terre que la voiture n'était pas encore arrêtée, et je vis le valet de chambre de mon mari qui venait à ma rencontre pour me dire que Monsieur le Marquis était couché avec la fièvre et que Madame la Marquise mère me priait de montrer le plus grand calme.

Je me précipitai dans la chambre de mon bien-aimé. Il était tout rouge, ses yeux brillaient comme deux feux. A minuit, il avait été pris d'un fort frisson et la température était montée à 40° de fièvre. Tout à fait comme dans mon rêve!

Il me souriait comme toujours, moi je le regardais. Et alors, pour ne pas m'effrayer, il commença à me taquiner affectueusement parce que j'avais une joue gonflée (j'avais attrapé en route une légère fluxion) et me dit que c'était moi qu'il fallait soigner, et me recommanda d'être sage pour lui faire plaisir.

J'eus tout de suite la certitude que c'était là sa dernière maladie et qu'elle serait courte!

Nous étions en novembre, en plein automne, au moment où tombent les feuilles et où les poitrinaires s'en vont avec elles!!!

Notre vieux médecin avait l'air de me fuir. Je l'attrapai par sa jaquette et lui dis : « C'est fini, n'est-ce pas, il n'y a plus d'espoir. » Il me répondit : « Mais non, ce

n'est qu'une fièvre rhumatismale ». Et moi, une enfant, je lui dis : « Mais oui, c'est la fin, le rhumatisme est causé par le froid, le froid se posera sur les poumons, et ce sera la pneumonie. » Le docteur Palagi me prit légèrement le menton en me faisant presque une caresse pour me répondre : « Mais, ma chère enfant, pourquoi se nouer la tête avant de se la casser » ? (Perchè fasciarsi la testa, prima di rompersela) ? Ah si, ma tête l'était déjà, cassée! Je ne comprenais plus rien, excepté qu'Amerigo allait mourir et qu'il serait mort le douzième jour de la maladie, puisque j'avais lu dans mes livres que c'était le douzième jour que la pneumonie avait son issue et je la devinai funeste!

Après deux jours de fièvre, un soir, il eut un grand vomissement de sang. Je crus devenir folle de désespoir et je me dis à moi-même : « C'est le commencement de la pneumonie, douze jours de souffrance et puis il ne sera plus là, cet être adoré.

Je voulus voir le docteur Baldwin. Il arriva le lendemain, dans l'après-midi. Je guettais son arrivée à la fenêtre de la chambre à coucher de mon mari, et lorsque je crus qu'il devait déjà être arrivé dans l'antichambre, je courus vers lui, je me jetai dans ses bras pour lui crier : « Sauvez-le, je vous en supplie. » Il me répondit tout ému : « Je ferai l'impossible pour y réussir. » Et je l'accompagnai chez mon malade.

Tout le temps que dura l'auscultation, longue, éternelle, je tremblai à un tel point que je dus m'appuyer à une chaise pour ne pas tomber. Quand ce fut fini, je sortis avec lui au salon et n'osai pas parler. Il me regarda très sérieusement dans les yeux et me dit simplement ces trois mots : « C'est une pneumonie. » Tout était dit, je le compris et perdis tout espoir.

Et les journées se passèrent autour de son lit, luttant avec la mort, tâchant avec mon immense amour d'en adoucir les dernières souffrances.

Ma famille arriva, mon père, ma mère, mon frère aîné Ciccio et mon beau-frère Guido.

On commença à se demander s'il fallait avertir le Marquis Gondi. Alors, moi, je sautai en l'air comme une bombe : « Non, je ne veux pas, c'est lui qui l'a tué. »

Ma belle-mère disait que j'avais raison, elle ne le voulait pas non plus. Je craignais trop la forte émotion que sûrement cette visite aurait causée à ce pauvre et doux être que le chagrin tuait.

Enfin, malgré tout, le Marquis Gondi arriva. Mon père et mon frère ne voulurent pas être là pour le recevoir et ce fut mon beau-frère qui le reçut au salon. Je me précipitai dans ce salon et dis qu'il fallait attendre pour entrer. Je voulais peu à peu préparer Amerigo à cette visite, mais mon beau-père disait qu'il était le maître, qu'il ne pouvait pas attendre, il était Dieu !

Il voulut entrer tout de suite, j'étais derrière lui guettant les yeux de mon époux adoré, plus mourante que lui-même. Ses beaux grands yeux bleus s'émurent, sa bouche ne prononça pas une parole en regardant son père. Et lui, le monstre, prit le crucifix, le lui donna à baiser et lui dit : « Es-tu content de mourir ? »

Tout le monde fut révolté et mon frère eut une attaque de nerfs suivie de convulsions. Tous mes parents faisaient des efforts pour ne pas approcher du « Maître ».

Ma belle-mère et moi nous nous consultâmes pour faire avertir le curé du village. Et ce fut Lazzaro, son fidèle garde-chasse, qui en parla à Amerigo. Celui-ci lui sourit avec toute sa douceur angélique : Mais, certainement, je le sens, c'est le moment. »

Il ne voulut pas voir le curé du village, mais demanda un vieux prêtre qu'il chérissait tout particulièrement et qui avait sa petite église en haut dans la montagne : le Père Pecorino. Le vieux prêtre arriva. Et ce fut moi qui eus le courage de l'accompagner dans la chambre du moribond.

Il y resta quelques minutes seul. Ensuite il vint me rejoindre dans le salon et me dit ces simples paroles : « J'ai assisté à la confession d'un ange ».

Je rentrai chez Amerigo. Il ne me parlait jamais, son émotion était trop forte. Je ne lui parlais jamais non plus ; nous nous regardions tout simplement. Et pendant que j'étais tout près de lui, j'entendis le bruit d'une sonnette, d'une sonnette qui s'approchait de plus en plus. J'allai à la fenêtre et je vis la procession et le dais, qui couvrait la sainte eucharistie, qu'on apportait. Le viatique !!

J'assistai à cette dernière communion et ce fut dans le recueillement le plus profond que cette âme déjà tout près du ciel reçut le pain céleste.

Puis le cortège partit. Le curé revint plus tard et resta avec nous.

La nuit commençait à monter, la chambre était faiblement éclairée. Sa mère, le curé, la vieille femme de chambre, son fidèle Lazzaro se tenaient autour du lit et moi près de sa tête.

Je ne voulais pas qu'il me vît, je craignais de le distraire dans son recueillement suprême et je craignais surtout que son trop grand amour pour moi lui rendît plus douloureuse et plus cruelle la séparation finale !

Tous ces sentiments étaient très nets en moi, et je me surveillais. Certes ce fut Dieu qui me donna alors cette

force sublime, comment l'expliquer autrement ? Je n'avais même pas vingt ans et j'adorais mon mari !

Alors commencèrent les prières des agonisants. Amerigo eut encore l'énergie de dire qu'il faisait le sacrifice de sa vie, et dit à sa mère : « Maman, je te recommande Francesca. » Et les prières continuèrent graves et solennelles. Vint l'extrême-onction et encore des prières... Et le curé ne quittait pas des yeux les yeux de mon mari, et moi derrière sa tête, cachée par cette chère tête.

Amerigo dit d'une voix qui nous sembla un chant : « Le ciel, sa lumière, Jésus, je viens à vous ! » Ce fut tout !

Le curé, toujours en le regardant, récita le « De Profundis. »

Je compris et je tombai à terre.

Lorsque je rouvris les yeux, je vis que je n'étais plus dans sa chambre. J'y courus, et en voyant la fenêtre toute grande ouverte sur la terrasse, je me mis à hurler : « Mais on va le tuer, il va prendre froid ! » (Ma vie, toute cette dernière année, avait été hantée par la terreur qu'il pût prendre froid, attraper une pneumonie et mourir.)

On m'arracha de cette chambre. J'étais comme une folle. Cette douleur que j'avais cachée pour ne pas impressionner Amerigo, cette douleur immense éclatait. Et ce fut, comme je l'avais prédit, le douzième jour de sa maladie, le 30 Novembre à 8 heures du soir ! (1)

Il n'y avait pas moyen de me tenir couchée dans mon lit. Je me levai, et en chemise, la nuit je sortis sur la

(1) J'ai toujours gardé une petite pendule que j'avais alors et qui s'est arrêtée ce jour-là, à cette heure.

terrasse par un froid glacial. Je voulais moi aussi avoir une pneumonie et être enterrée en même temps que lui. Je voulais un double enterrement !

C'est ma belle-mère, ma pauvre belle-mère qui aimait son fils autant que moi qui dut me donner du courage et me rendre raisonnable. Ma famille n'y réussissait pas. Et elle me dit ces douces paroles que je n'oublierai jamais : « Cela ferait tant de peine à mon fils si tu devenais malade. » Peine à son fils ? Moi qui ne lui avais jamais causé le moindre chagrin ! Oh, non, certes je ne le ferais pas ! Elle trouva dans sa douleur le mot qu'il fallait ! Et je me couchai près d'elle.

Ni ma belle-mère, ni ma famille ne voulaient se rencontrer avec mon beau-père. Ce fut lui seul qui, avec les religieuses, arrangea la chambre mortuaire. Et mon beau-frère se chargeait d'éviter des rencontres trop cruelles.

Le matin, mon beau-frère vint nous dire qu'on avait décidé que, nous trois et ma famille nous partirions pour Florence ; et deux grands landaus étaient déjà prêts pour le voyage.

Je lui répondis que je ne voulais pas que mon beau-père restât seul avec mon mari, que j'avais peur qu'il lui fit du mal. Mon beau-frère me regarda très tendrement et me répondit : « Il ne restera pas seul ; il y a les religieuses, les personnes de la maison, et Lazzaro. » Ce nom « Lazzaro » me rassura. S'il était là, il ne permettrait pas qu'on lui fit du mal.

Et avec ma belle-mère, j'entrai dans la chambre où certainement les anges étaient déjà descendus pour emporter au ciel la belle âme de mon époux adoré ! Je m'approchai de lui et embrassai ses yeux fermés que si sou-

vent j'avais embrassés les paupières closes (1), mais je poussai un cri : il était si froid ! Et je me sentis prendre et emporter. C'était mon pauvre cher frère Ciccio qui m'avait prise dans ses bras pour m'enlever de cette chambre d'où je ne voulais plus sortir. Et je ne sais pas comment je me trouvai dans la voiture avec ma belle-mère et mon beau-frère ; ma famille suivait.

Deux heures après, (je ne savais même pas où cette voiture me conduisait), on s'arrêta devant la porte de la maison des parents de ma belle-mère, le Comte et la Comtesse Cervini (2), dans la via des Neri à Florence.

Ma belle-mère et moi, nous fûmes installées chez les grands-parents. On ne m'avait rien demandé, je me laissais faire, mais je voulais surtout rester avec ma belle-mère et mon beau-frère.

Les chers vieux grands-parents sanglotaient comme nous, et ils nous accompagnèrent dans une grande chambre sombre où deux lits étaient préparés. On passa là presque toute une semaine. La Marquise Gondi et moi, très souvent, nous quittions le salon des grands-parents pour entrer dans notre chambre et pleurer ensemble.

A Grignano, une fois toutes les cérémonies funèbres terminées, toute la maison partit et mon beau-père était rentré au Palais de la Via des Gondi.

Il me fit dire par ma fidèle Barberina qu'il désirait que j'aie à vivre avec eux au Palais. Je m'emportai contre la vieille femme de chambre et lui répondis : « Jamais

(1) J'aimais embrasser les yeux fermés de mon mari parce qu'ils étaient très rentrés et je disais en riant qu'il y avait juste la place pour ma bouche.

(2) Le Comte Cervini avait été un des hommes les plus dévoués de la famille de Lorraine. Ce fut lui qui organisa leur fuite. Il accompagna la famille grand-ducale jusqu'à la frontière d'Autriche, le 27 Avril 1859.

je n'irai dans cette maison d'où mon mari a été chassé. » Barberina en fut très malheureuse. Elle comprenait qu'il était de mon intérêt d'accepter cette offre, et alla proposer à ma belle-mère de me convaincre.

Ma belle-mère me demanda ce que je décidais et je lui fis la même réponse. Alors, la Marquise Gondi m'embrassa toute émue et me dit : « Jamais je n'oublierai ton noble dévouement désintéressé et sublime. » (1).

Ma belle-mère rentra au Palais, et moi dans ma famille.

Ma mère s'était installée à l'hôtel Anglo-Américain qui appartenait au même propriétaire que l'hôtel du Nord, mais cet hôtel était situé dans un quartier plus gai et plus ensoleillé de la ville, près de la promenade des « Cascine » et de l'Arno. Nos chambres étaient séparées par le salon. Et je m'étais arrangé dans la mienne une espèce d'autel avec une grande photographie de mon bien-aimé Amerigo, entourée de fleurs. Je passais des heures entières à le regarder et à dire des prières pour lui.

Jamais on n'a pu me décider à descendre dans la salle à manger pour les repas ; nous les prenions dans notre salon.

Tous les jours nos amis venaient nous faire des visites de condoléances. J'entendais leurs voix au salon ; mais jamais, pour aucune raison, et sans faire aucune

(1) Pour la Marquise Gondi c'eût été certainement très cruel de me revoir seule au Palais, après tous ces drames de famille.

Malheureusement pour moi, je n'ai jamais dans ma vie été poussée par un intérêt quelconque. Dans tout ce que j'ai fait de bon et de mauvais, c'est toujours le cœur qui m'a guidée. Je ne m'en vante absolument pas, au contraire, je le regrette, car avec ce malheureux système, je n'ai fait que du gâchis ; je suis incorrigible et en suis désolée.

exception, je n'ouvrais ma porte. Je portais un deuil des plus sévères, non seulement dans ma toilette, mais encore et surtout dans mon cœur révolté par tant de malheur. Et moi, enfant si pieuse qui venais de donner une preuve si éclatante de religion et de foi, pendant la dernière maladie et surtout les derniers moments de mon bien-aimé, je ne voulais pas aller à l'église et surtout je ne voulais pas voir de prêtre.

Après tout, ce n'était pas étonnant : toute la religion qui m'avait exaltée dans ces dernières journées, avait brisé mes nerfs qui avaient subi une dose de souffrance par trop disproportionnée avec mon âge.

Et après plusieurs jours de deuil, je n'étais pas encore allée me confesser.

Mais j'allai au Sacré-Cœur voir mes bonnes Mères, et je fis à la Mère supérieure (c'était alors la mère Sensheim) l'aveu de mon découragement. La Mère supérieure et la chère Mère Oneto, tout en me plaignant beaucoup, réussirent à me décider à voir un bon et saint Père Jésuite, le cher Père Fabbri, qui comprit toute ma douleur et sut très bien me guider pendant toutes mes années de veuvage.

Et alors je fus reprise par toute cette religion chrétienne si consolante pour les cœurs qui souffrent et je cherchai en Dieu un apaisement à ma douleur...

Je fus de nouveau très exaltée dans la piété. Tous les matins, j'assistais à la sainte messe pour prier pour mon Amerigo, et je le priais lui-même, comme on prie un saint, de donner la paix à mon pauvre cœur. Je voulais la certitude qu'il fût heureux au ciel. Moi, j'étais si malheureuse sur terre, si loin de lui !

Et tout l'hiver se passa ainsi. Mes promenades ne se faisaient qu'en voiture avec la Marquise Gondi et mon

beau-frère Guido, et l'on allait au Champ de Mars parce que là on ne rencontrait personne.

Quelquefois, cependant, je me promenais un peu le long de l'Arno près de notre hôtel ; ma pensée était toujours à l'être adoré que j'avais perdu. Ainsi, j'étais toujours absorbée en lui et je ne voyais même pas les personnes que je croisais.

A l'hôtel, je ne recevais que quelques parents des plus proches.

Ma vie triste et tranquille de cet hiver ne fut interrompue que par un court séjour que je fis à la « Tenuta Reale ». La Princesse Elvira, ma préférée parmi les filles de Don Carlos, venait quelquefois me trouver à Florence et me pria, me supplia d'aller passer quelques jours chez elle. Enfin, je le lui promis et on fixa le jour ensemble.

Le matin, je quittai Florence avec ma fidèle Barberina. Nous arrivâmes par le train jusqu'à Pise, là je descendis avec elle, et pris la voiture pour traverser le bois de Migliarino en souvenir de mon mari qui toujours faisait ainsi.

Elvira fut heureuse de me revoir, et on me donna un charmant petit appartement près du sien.

J'aimais cette vie simple de la « Tenuta Reale ». Elle me rappelait celle du « Sacré-Cœur. »

Nos longues conversations n'étaient interrompues que par le son de la grosse cloche qui nous réunissait avec les autres princesses, leurs dames d'honneur, et les Messieurs de leur suite, à l'église pour la messe, aux repas, au salut le dimanche, et tous les jours pour le chapelet dans cette chapelle du château où sont enterrés tous les Bourbons de Parme et de Lucques et la chère

et regrettée « Madame ». J'allai prier devant son tombeau et lui portai des fleurs.

Je restai là une semaine, puis je rentrai à Florence dans ma famille.

On atteignit l'été sans que rien d'autre fût changé à ma vie ; ma mère appela le docteur Baldwin pour qu'il décidât de l'endroit où nous devions aller. Il indiqua la mer, puis partit pour l'Amérique.

Quelques jours après, je fus prise de très fortes douleurs. On appela d'autres médecins qui, comme toujours, ne comprirent rien à ma maladie, et on m'envoya faire une cure à Levico. Le fameux professeur Grocco conseilla à ma mère de me faire voyager pour me distraire, car, étant si jeune et ayant les nerfs en si mauvais état, j'aurais même pu devenir folle.

Alors, ma mère décida qu'après la cure de Levico nous irions à Paris.

Le mois de juillet était déjà assez avancé. Mes parents partirent d'abord, afin de préparer tout pour moi, et je quittai Florence accompagnée de mon cher frère Ciccio.

On voyagea la nuit, il n'y avait pas de sleeping dans ce train. Mon frère se coucha par terre, et moi je passai la nuit assise près d'inconnus en lisant tout un livre. Je me rappelle que c'était « Les demi-Vierges » de Marcel Prévost ; j'en fus horriblement choquée. Je ne connaissais pas encore ce genre.

A huit heures du matin, nous étions à Trento et, après une heure de voiture, à Levico.

Je commençai ma cure et continuai à ne vouloir parler à personne. Après les repas, j'allais m'asseoir au jardin avec mon ouvrage, mes livres et ma famille.

Une fois, pour me distraire, ma mère proposa une

excursion. Nous allâmes à Roncegno où nous vîmes la Marquise Carrega Balbi et la Marquise Balbi-Pallavicino qui avait deux filles ravissantes (1). Puis nous rentrâmes en voiture à Levico.

En rejoignant la grande route, nous rencontrâmes des hommes qui couraient après notre voiture. Mon père sortit son revolver. Les malfaiteurs comprirent que nous étions armés et disparurent. Ma sœur avait un éventail et fit semblant de viser ces bandits ; peut-être, dans la pénombre, crurent-ils que c'était une arme.

Le danger passé, nous commençâmes à rire du sang-froid d'Emma, ce fut assez drôle !

Le premier Septembre, nous quittons Levico. A Trento, la famille se sépare. Mon père et mon frère partent pour Villarosa ; ma mère, ma sœur et moi, pour Paris.

J'avais accepté d'aller à Paris à la seule condition de loger au « Sacré-Cœur ». Ma sœur en fut ravie, parce qu'elle venait de sortir du couvent et croyait avoir la vocation religieuse. Et ma mère, uniquement pour me faire plaisir et me distraire, serait allée n'importe où.

Au « Trente-et-un (2) où nous descendîmes, on se donna toutes les peines du monde pour nous installer d'une façon confortable et agréable. Les religieuses faisaient une exception pour nous, car le couvent du Sacré-Cœur n'accepte pas de femmes mariées pensionnaires, mais seulement des retraitantes, et nous n'avions pas l'intention de suivre une retraite. Mais la Mère supérieure de Florence et la Mère Gazzelli, qui était alors à

(1) L'une d'elles est mariée, à Rome, au prince Odescalchi, chef de cette maison.

(2) C'est ainsi qu'on appelait cette maison du Sacré-Cœur, au boulevard des Invalides, parce qu'elle était indiquée par ce numéro.

Turin, avaient demandé cette faveur unique, touchées qu'elles étaient par mes malheurs et voulant me donner une petite consolation. J'avais été une élève si gâtée !

A Paris, nous retrouvâmes une cousine de mon père, la Marquise de Ganzaria qui était alors à Neuilly avec sa mère, la Baronne de Colobria. Nous l'appelions « la tante Marie » et nous sortions toutes les quatre toujours ensemble.

Une fois nous allâmes à Nanterre, pour le pèlerinage de Sainte-Genève. Nous suivîmes la procession ; puis ce fut la Foire, de sorte que l'on passa toute la journée à la campagne.

Au couvent, il était défendu de sortir le soir après huit heures, nous n'en avions du reste pas l'intention.

Mes journées s'écoulaient paisibles dans ce quartier de Paris, tranquille et plein de lumière. On allait dans le jardin du couvent qui était immense et groupait ensemble les trois maisons : la rue de Varenne où était le pensionnat, le Trente-et-un, c'est-à-dire l'externat, et la maison-mère qui se trouvait au numéro 33.

Un jour, en passant à pied dans la rue du Bac, je fus attirée par une photographie qui était au milieu d'un étalage, entourée de livres de prières, de chapelets et de saintes images. Je reconnus tout de suite cette photographie au bas de laquelle on lisait l'inscription : « Don Jaime de Bourbon, Dauphin de France ». J'en ressentis tant de plaisir que nous entrâmes dans le magasin ma sœur et moi, et nos poches se vidèrent avec joie dans cette boutique de gens « bien pensants ».

Non seulement nous voulions des Bourbons en France, mais nous avions une affection toute particulière pour ce Don Jaime, notre compagnon de jeunesse à la

« Tenuta Reale ». Que de farces faites ensemble et que de souvenirs !

Une fois, à la Tenuta, après avoir été guéri miraculeusement du typhus, il nous avait tous réunis, nous enfants, dans un salon et nous avait dit de ne pas bouger jusqu'à ce qu'on nous appelât. Au bout d'un quart d'heure, on nous dit de passer dans la salle à manger. Sur la table était étendu Don Jaime. De chaque côté de sa tête, deux pots dans lesquels brûlait je ne sais plus quel acide dans de la ouate, et la flamme donnait à sa figure des couleurs blêmes cadavériques. Il avait les yeux clos et était dans l'attitude de la mort. Nous nous mîmes à hurler de peur, et la pauvre « Madame » faillit s'évanouir. Elle venait de le soigner de ce fameux typhus et l'avait vu presque mourant ! Puis, il sauta de la table et éclata de rire en se moquant de nous.

Après huit jours de prétendue retraite au Sacré-Cœur, nous dûmes quitter le couvent, pour nous installer à l'hôtel.

Tout ce mouvement, ces lumières du soir, ces étalages commencèrent à me distraire peu à peu et, sans toutefois oublier ma grande douleur, je pus commencer à penser à autre chose.

Jusqu'à ce moment-là, je n'avais désiré que la mort ; alors, sans presque m'en douter, je recommençai à vivre.

Un jour, nous eûmes la surprise de la visite de ma cousine Florio et de son mari. J'ai toujours eu beaucoup de tendresse pour Franca ; elle était si merveilleusement belle que de la regarder seulement c'était une véritable fête pour les yeux. Elle était certainement la plus belle femme d'Europe, surtout pour son ensemble harmonieux : très grande, un corps parfait, une très petite tête, des

yeux vert-bleu, des cheveux noirs, un nez classique de statue grecque, un teint mat, le type sarrazin, de race pure. Lorsqu'elle se trouvait dans n'importe quelle réunion, elle soulevait l'enthousiasme et il n'y avait plus d'yeux que pour elle. C'était la victoire triomphante qui apparaissait et tout le monde était anéanti devant sa beauté. Elle n'a eu qu'une seule passion dans sa vie : son mari. Il avait, lui, trop de charme pour une seule femme...

J'allai la voir à l'hôtel Continental, et, en attendant qu'elle finit sa toilette, je me mis à regarder par la fenêtre ; elle donnait sur la rue Rouget-de-Lisle comme la nôtre autrefois lorsque, étant encore enfant, je fis à Paris mon premier voyage. Et je souris tristement à ce souvenir déjà si lointain.

Avec les cousins, nous allions déjeuner dans les restaurants, puis avec ma cousine, j'allais voir les musées, et pour la première fois je visitai le Louvre.

On fit l'impossible pour me décider à aller au théâtre, mais ce fut peine perdue. Jamais je ne voulus sortir le soir, pas même pour un concert, malgré le culte que j'avais voué à la musique. Je continuais à porter mon long voile de crêpe.

Et tout un mois se passa ainsi à Paris.

Vint le moment du départ, et nous rentrâmes à Florence. Ma mère avait loué un bel appartement au rez-de-chaussée du Palais Guadagni, à la « Porta al Prato. »

Nous avions un grand jardin, et autant de lumière et d'air qu'on pouvait désirer.

J'avais demandé une chambre à coucher très sérieuse, toute en noyer sculpté. Au-dessus de mon lit, pendait un très beau tableau primitif sur fond or, représentant la

Vierge à l'Enfant Jésus et six saints ; sur la cheminée, la grande photographie de mon mari en médaillon, grandeur naturelle.

Je ne voulais toujours pas rencontrer de monde. Je ne fréquentais que quelques amis intimes. Ma belle-mère Gondi venait me voir presque tous les jours, puis Luisa Gondi, née Guicciardini, Josie della Gherardesca, qui avait été une très grande amie de mon mari. A ce moment-là, la maison des Gherardesca était la maison la plus élégante de Florence. On y donnait les fêtes les plus choisies. Les Berto della Gherardesca avaient alors un appartement au rez-de-chaussée de leur Palais sur l'Arno. Le grand premier étage était habité par la mère de la Comtesse Josie, Mme Fischer, qui recevait beaucoup et donnait tous les dimanches de grands dîners suivis de bal.

Une autre amie que je voyais était Ernestina Sanfelice qui était mariée à Pietro Lanza d'Ajeta, Sicilien. Elle avait un « Villino » en face du Palais Guadagni et on voisinait beaucoup.

A la maison, il y avait ma mère, ma sœur Emma, mon frère Loulou (Luigi). Mon père et mon frère aîné étaient presque toujours en Sicile, mon frère Billo au collège chez les Jésuites, à Strada.

Mon frère Loulou avait alors quinze ans, c'était un jeune homme magnifique ayant l'air d'avoir vingt ans. Il allait dans le monde ; personne ne croyait qu'il n'avait que quinze ans et il se gardait bien de l'avouer.

Et il arriva un beau jour, que ce garçon déclara qu'il en avait assez de cette vie frivole, qu'il voulait devenir un « homme sérieux » et qu'il avait décidé d'entrer à l'Académie Navale de Livourne pour se préparer à la

Marine. Mes parents en furent ravis (1). Et Loulou passa brillamment ses examens et se soumit à la dure discipline militaire, lui qui avait déjà joui de toute la liberté possible... Il se résigna à se lever à cinq heures du matin après avoir été habitué à se coucher à cette même heure.

Et alors à la maison, avec ma mère, il n'y eut plus que moi et ma sœur Emma qui croyait avoir la vocation religieuse ou, tout au moins, se suggestionnait dans ce sens, parce que la Mère Selene, au Sacré-Cœur, la chérissait tout particulièrement et voulait faire d'elle une « élue ». Je n'ai jamais cru à la vocation de ma sœur, parce que la religion aurait dû la rendre douce, soumise et charitable, alors qu'au contraire elle était tout aussi insupportable, indépendante et autoritaire que lorsqu'elle était enfant.

(1) Mon père ne rêvait que d'un fils marin, parce que déjà un duc de Villarosa s'était illustré dans cette carrière à la bataille de « Trafalgar ».